



PETITS BOBARDS, GRAND GARÇON

Tim Casari

*Imprimé à la Head-Genève
Essai du Work-Master*

2025



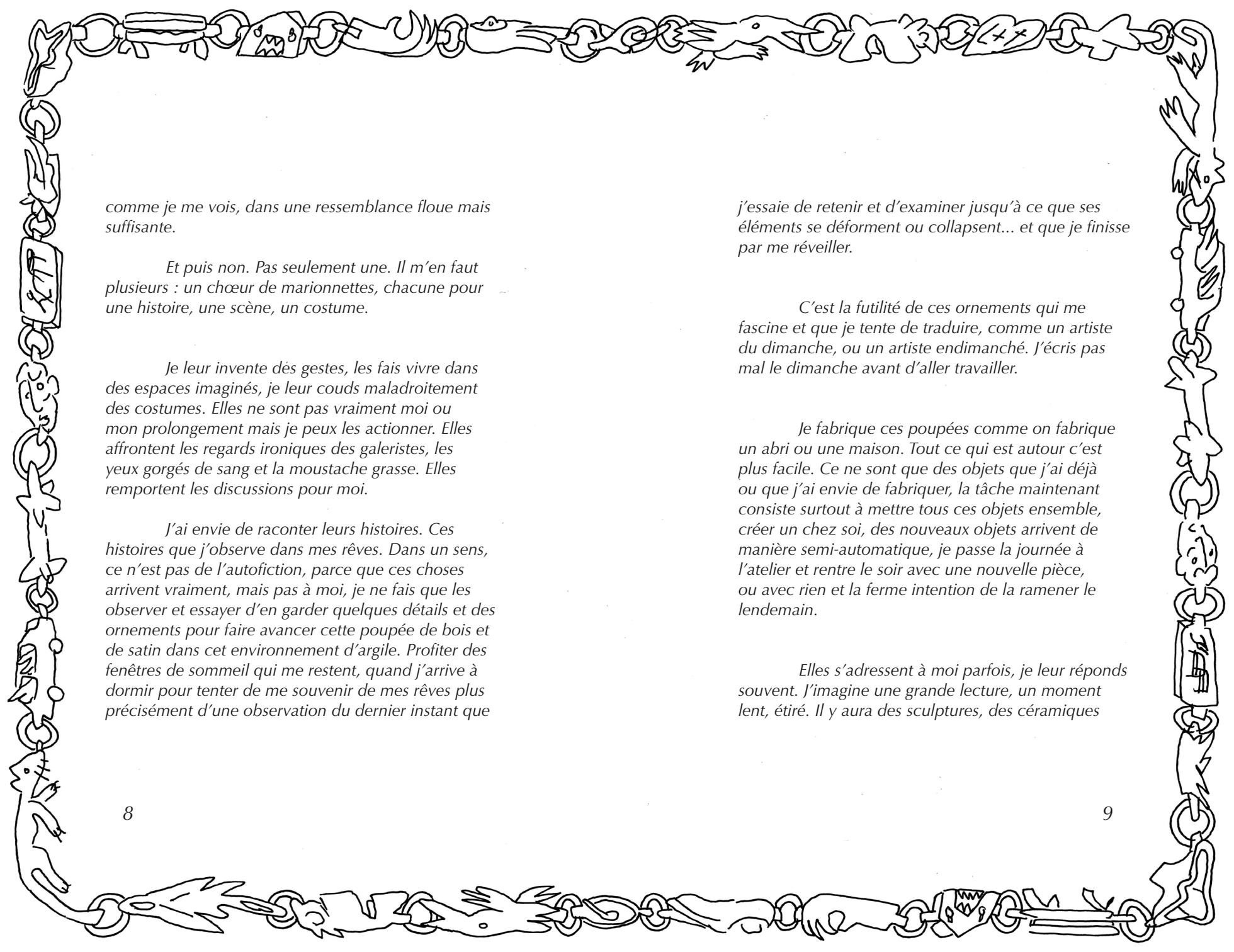
PETITS BOARDS, GRAND GARÇON

*De vraies histoires faussement vécues incarnées
par des poupées en bois et satin.*



*Depuis quelques jours, une idée m'obsède.
Une figure de poupée en bois derrière laquelle je
pourrais me cacher. Que ce soit par les objets que je
fabrique ou les toiles que je peins ou même ce que je
peux écrire, dessiner ou faire. Elle serait là à ma place,
comme si je pouvais substituer mon corps au sien, ma
chair à ses articulations en bois et sa peau en satin.*

*J'aimerais en avoir une, j'ai déjà l'impression
qu'elle existe et que j'ai besoin qu'elle me protège.
Elle mesure à peu près ma taille et je la construis*



comme je me vois, dans une ressemblance floue mais suffisante.

Et puis non. Pas seulement une. Il m'en faut plusieurs : un chœur de marionnettes, chacune pour une histoire, une scène, un costume.

Je leur invente des gestes, les fais vivre dans des espaces imaginés, je leur couds maladroitement des costumes. Elles ne sont pas vraiment moi ou mon prolongement mais je peux les actionner. Elles affrontent les regards ironiques des galeristes, les yeux gorgés de sang et la moustache grasse. Elles remportent les discussions pour moi.

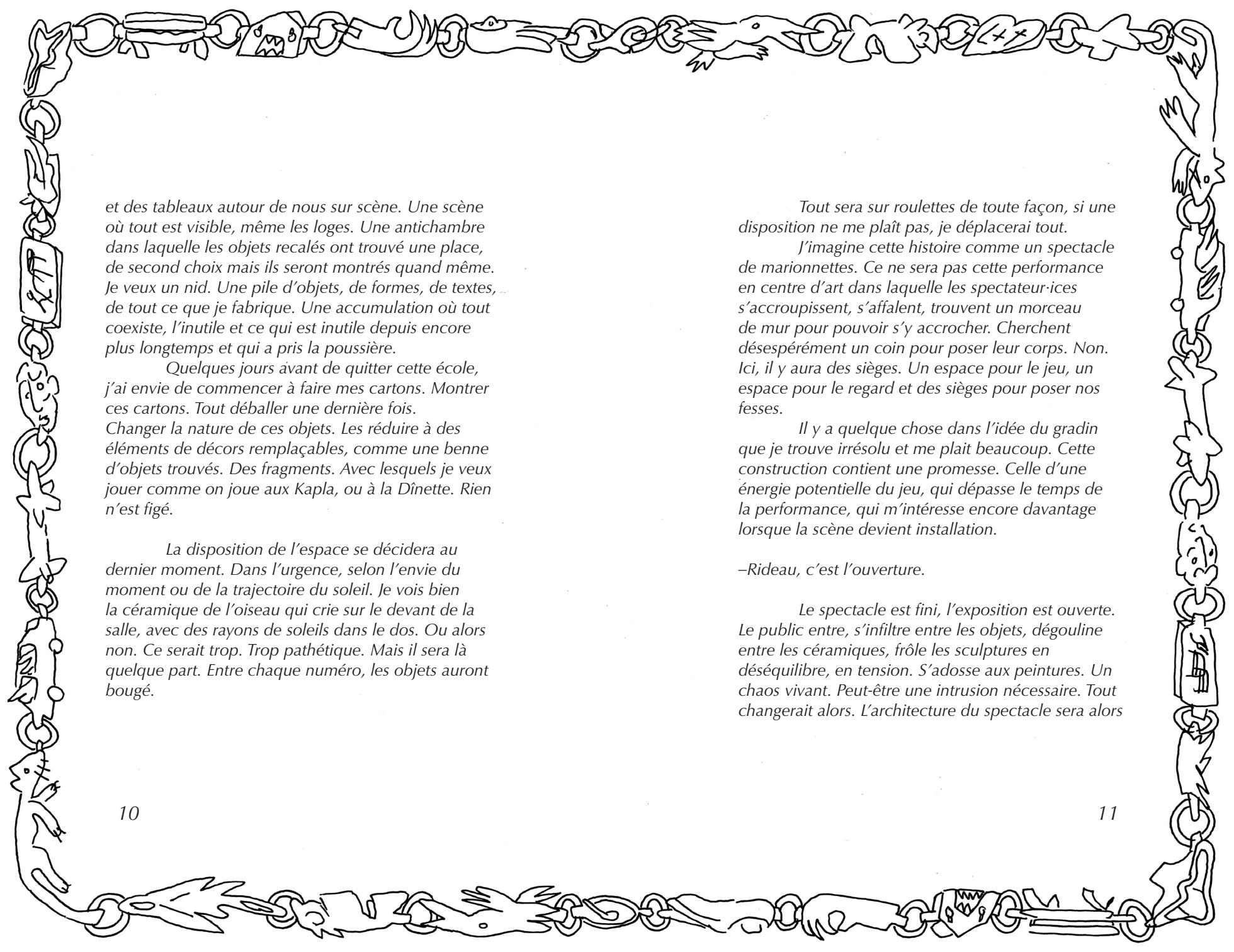
J'ai envie de raconter leurs histoires. Ces histoires que j'observe dans mes rêves. Dans un sens, ce n'est pas de l'autofiction, parce que ces choses arrivent vraiment, mais pas à moi, je ne fais que les observer et essayer d'en garder quelques détails et des ornements pour faire avancer cette poupée de bois et de satin dans cet environnement d'argile. Profiter des fenêtres de sommeil qui me restent, quand j'arrive à dormir pour tenter de me souvenir de mes rêves plus précisément d'une observation du dernier instant que

j'essaie de retenir et d'examiner jusqu'à ce que ses éléments se déforment ou collapsent... et que je finisse par me réveiller.

C'est la futilité de ces ornements qui me fascine et que je tente de traduire, comme un artiste du dimanche, ou un artiste endimanché. J'écris pas mal le dimanche avant d'aller travailler.

Je fabrique ces poupées comme on fabrique un abri ou une maison. Tout ce qui est autour c'est plus facile. Ce ne sont que des objets que j'ai déjà ou que j'ai envie de fabriquer, la tâche maintenant consiste surtout à mettre tous ces objets ensemble, créer un chez soi, des nouveaux objets arrivent de manière semi-automatique, je passe la journée à l'atelier et rentre le soir avec une nouvelle pièce, ou avec rien et la ferme intention de la ramener le lendemain.

Elles s'adressent à moi parfois, je leur réponds souvent. J'imagine une grande lecture, un moment lent, étiré. Il y aura des sculptures, des céramiques



et des tableaux autour de nous sur scène. Une scène où tout est visible, même les loges. Une antichambre dans laquelle les objets recalés ont trouvé une place, de second choix mais ils seront montrés quand même. Je veux un nid. Une pile d'objets, de formes, de textes, de tout ce que je fabrique. Une accumulation où tout coexiste, l'inutile et ce qui est inutile depuis encore plus longtemps et qui a pris la poussière.

Quelques jours avant de quitter cette école, j'ai envie de commencer à faire mes cartons. Montrer ces cartons. Tout déballer une dernière fois. Changer la nature de ces objets. Les réduire à des éléments de décors remplaçables, comme une benne d'objets trouvés. Des fragments. Avec lesquels je veux jouer comme on joue aux Kapla, ou à la Dînette. Rien n'est figé.

La disposition de l'espace se décidera au dernier moment. Dans l'urgence, selon l'envie du moment ou de la trajectoire du soleil. Je vois bien la céramique de l'oiseau qui crie sur le devant de la salle, avec des rayons de soleils dans le dos. Ou alors non. Ce serait trop. Trop pathétique. Mais il sera là quelque part. Entre chaque numéro, les objets auront bougé.

Tout sera sur roulettes de toute façon, si une disposition ne me plaît pas, je déplacerai tout.

J'imagine cette histoire comme un spectacle de marionnettes. Ce ne sera pas cette performance en centre d'art dans laquelle les spectateur-ices s'accroupissent, s'affalent, trouvent un morceau de mur pour pouvoir s'y accrocher. Cherchent désespérément un coin pour poser leur corps. Non. Ici, il y aura des sièges. Un espace pour le jeu, un espace pour le regard et des sièges pour poser nos fesses.

Il y a quelque chose dans l'idée du gradin que je trouve irrésolu et me plaît beaucoup. Cette construction contient une promesse. Celle d'une énergie potentielle du jeu, qui dépasse le temps de la performance, qui m'intéresse encore davantage lorsque la scène devient installation.

— Rideau, c'est l'ouverture.

Le spectacle est fini, l'exposition est ouverte. Le public entre, s'infiltré entre les objets, dégouline entre les céramiques, frôle les sculptures en déséquilibre, en tension. S'adosse aux peintures. Un chaos vivant. Peut-être une intrusion nécessaire. Tout changerait alors. L'architecture du spectacle sera alors

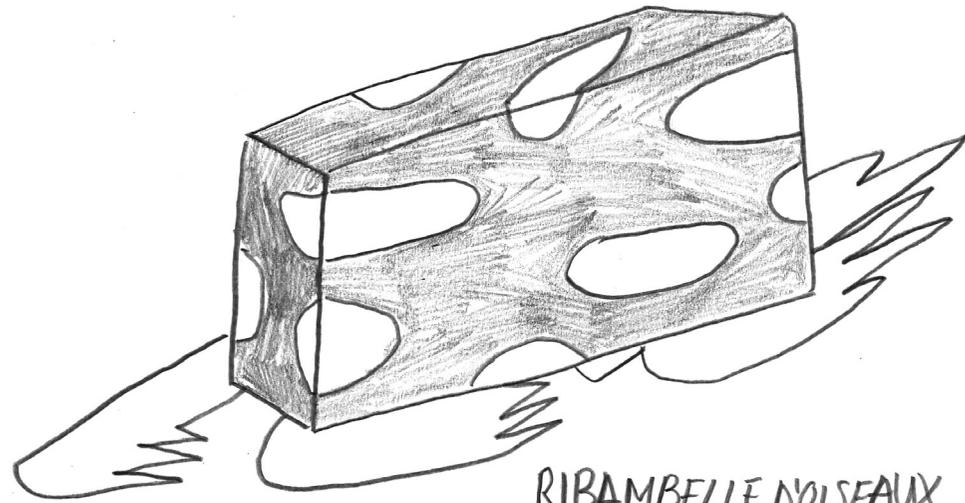


très différente, les calculs laissent place à l'incertitude.

*Comme un banc dans une salle d'attente.
Un lieu transitoire, un lieu d'ennui. Un seuil comme
souvent: pour me souvenir de mes rêves je dois me
réveiller et me rendormir, me re-réveiller, me ré-
rendormir. Dans ce texte se mêlent les descriptions
de rêves et les anecdotes vécues pendant la journée,
écrites en italique. Il y a des trucs vrais, des trucs faux
et quelques-uns qui ne se sont pas encore passés ou
qui ne se passeront peut-être jamais.*

-Bobards, bobards, bobards, bobards.

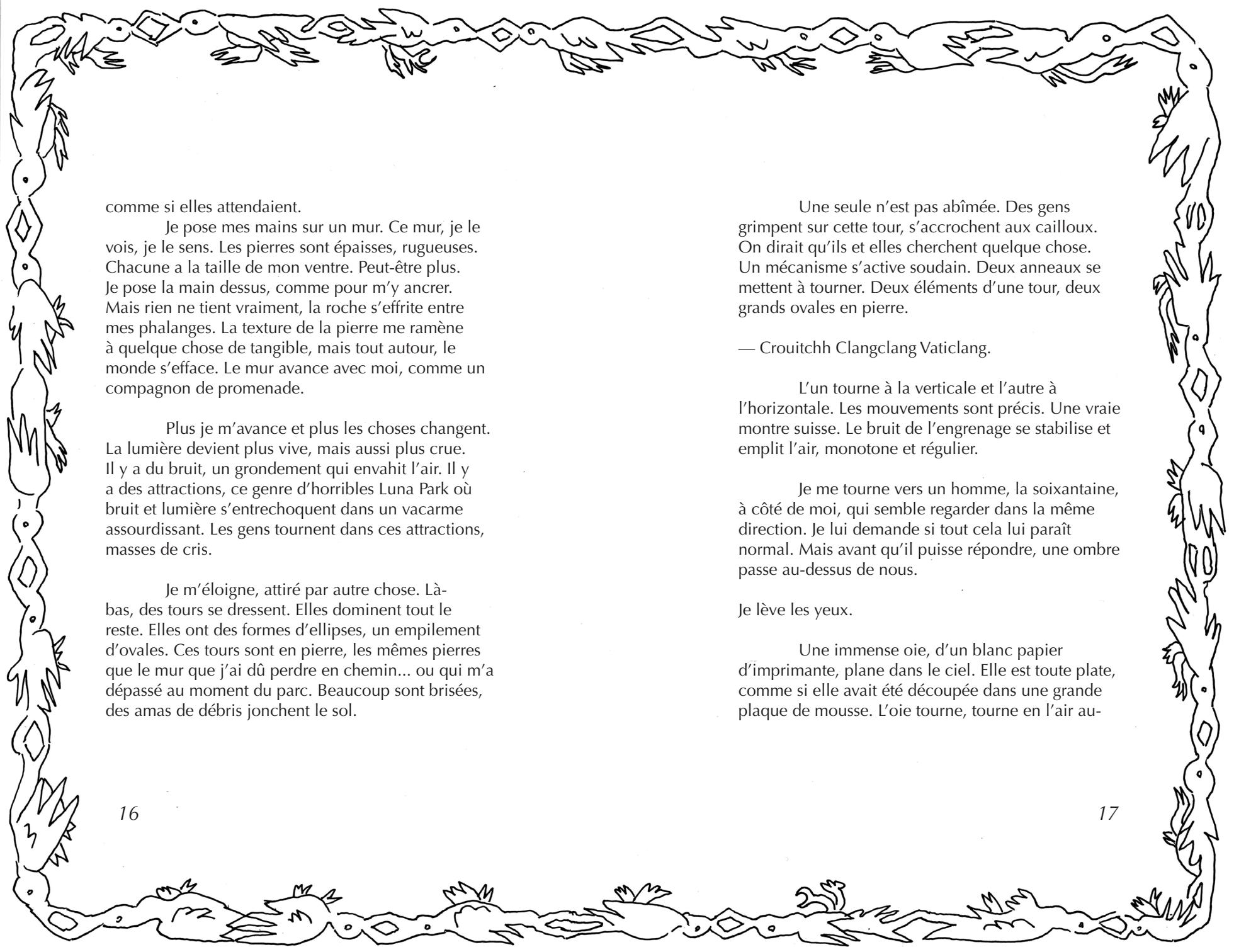
*Bobards écrits droit dans les textes d'observation de
rêves et écrits en italique pour des textes inventés.*



RIBAMBELLE D'OISEAUX

Espace en extérieur, lumière naturelle plutôt jaune, soleil devant à gauche. Sol chaud, texture du sol devinée à travers des semelles de chaussures fines. Cailloux par terre, cailloux sur les bâtiments et bientôt cailloux dans les mains.

Je me promène dans la rue, en ville. Une ville massive et silencieuse, comme une bête endormie. Peut-être Lyon, ou une autre, une ville sans nom, une ville qui n'existe que dans l'instant, aux allures des peintures de Chirico. Cela n'a pas vraiment d'importance. Je marche et je traîne sans but. Les montagnes apparaissent au loin. Elles sont là, floues,



comme si elles attendaient.

Je pose mes mains sur un mur. Ce mur, je le vois, je le sens. Les pierres sont épaisses, rugueuses. Chacune a la taille de mon ventre. Peut-être plus. Je pose la main dessus, comme pour m'y ancrer. Mais rien ne tient vraiment, la roche s'effrite entre mes phalanges. La texture de la pierre me ramène à quelque chose de tangible, mais tout autour, le monde s'efface. Le mur avance avec moi, comme un compagnon de promenade.

Plus je m'avance et plus les choses changent. La lumière devient plus vive, mais aussi plus crue. Il y a du bruit, un grondement qui envahit l'air. Il y a des attractions, ce genre d'horribles Luna Park où bruit et lumière s'entrechoquent dans un vacarme assourdissant. Les gens tournent dans ces attractions, masses de cris.

Je m'éloigne, attiré par autre chose. Là-bas, des tours se dressent. Elles dominent tout le reste. Elles ont des formes d'ellipses, un empilement d'ovales. Ces tours sont en pierre, les mêmes pierres que le mur que j'ai dû perdre en chemin... ou qui m'a dépassé au moment du parc. Beaucoup sont brisées, des amas de débris jonchent le sol.

Une seule n'est pas abîmée. Des gens grimpent sur cette tour, s'accrochent aux cailloux. On dirait qu'ils et elles cherchent quelque chose. Un mécanisme s'active soudain. Deux anneaux se mettent à tourner. Deux éléments d'une tour, deux grands ovales en pierre.

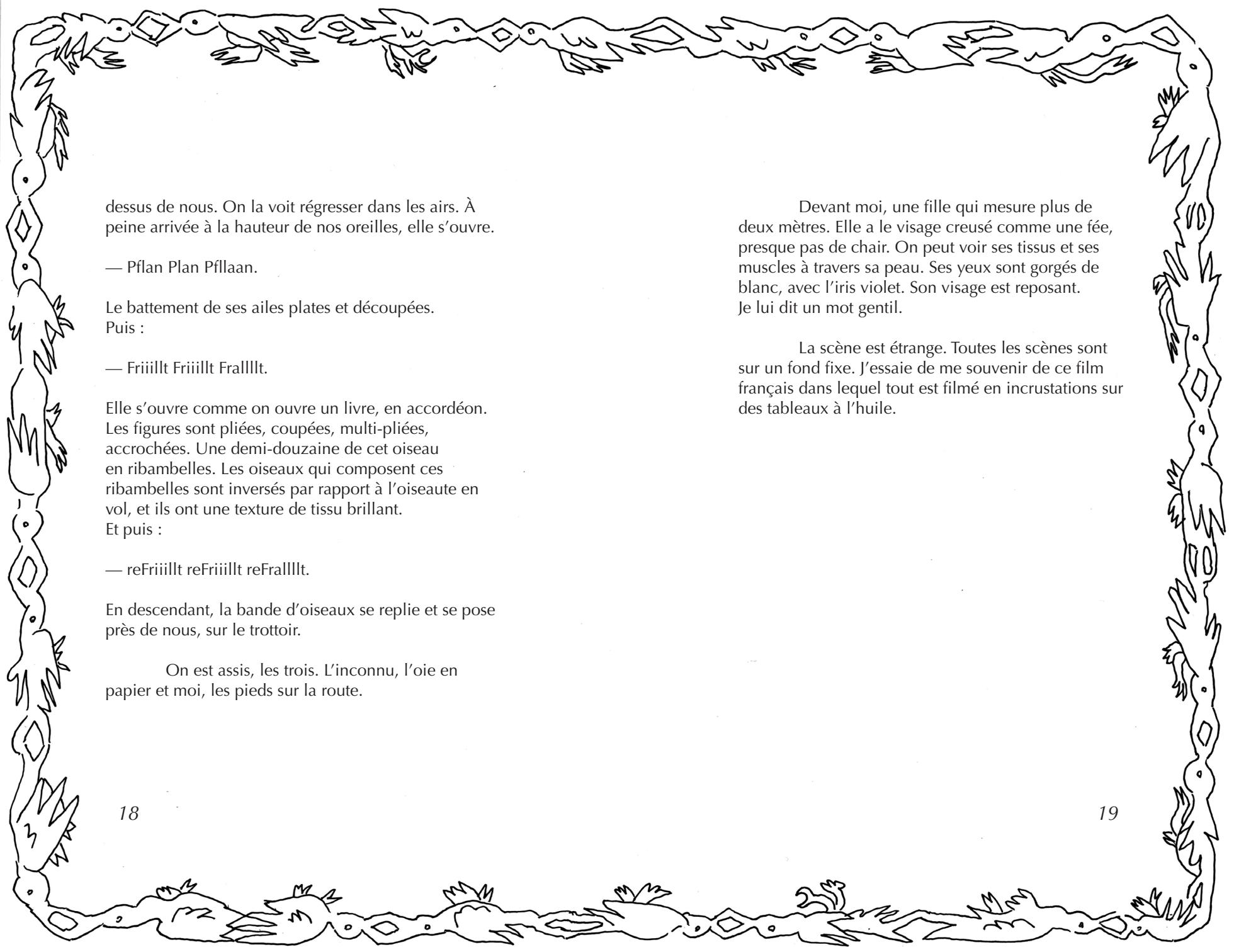
— Crouitchh Clangclang Vaticlang.

L'un tourne à la verticale et l'autre à l'horizontale. Les mouvements sont précis. Une vraie montre suisse. Le bruit de l'engrenage se stabilise et emplît l'air, monotone et régulier.

Je me tourne vers un homme, la soixantaine, à côté de moi, qui semble regarder dans la même direction. Je lui demande si tout cela lui paraît normal. Mais avant qu'il puisse répondre, une ombre passe au-dessus de nous.

Je lève les yeux.

Une immense oie, d'un blanc papier d'imprimante, plane dans le ciel. Elle est toute plate, comme si elle avait été découpée dans une grande plaque de mousse. L'oie tourne, tourne en l'air au-



dessus de nous. On la voit régresser dans les airs. À peine arrivée à la hauteur de nos oreilles, elle s'ouvre.

— Pflan Plan Pflaan.

Le battement de ses ailes plates et découpées.
Puis :

— Friiillt Friiillt Frallllt.

Elle s'ouvre comme on ouvre un livre, en accordéon. Les figures sont pliées, coupées, multi-plies, accrochées. Une demi-douzaine de cet oiseau en ribambelles. Les oiseaux qui composent ces ribambelles sont inversés par rapport à l'oiseaute en vol, et ils ont une texture de tissu brillant.
Et puis :

— reFriiillt reFriiillt reFrallllt.

En descendant, la bande d'oiseaux se replie et se pose près de nous, sur le trottoir.

On est assis, les trois. L'inconnu, l'oie en papier et moi, les pieds sur la route.

Devant moi, une fille qui mesure plus de deux mètres. Elle a le visage creusé comme une fée, presque pas de chair. On peut voir ses tissus et ses muscles à travers sa peau. Ses yeux sont gorgés de blanc, avec l'iris violet. Son visage est reposant. Je lui dit un mot gentil.

La scène est étrange. Toutes les scènes sont sur un fond fixe. J'essaie de me souvenir de ce film français dans lequel tout est filmé en incrustations sur des tableaux à l'huile.

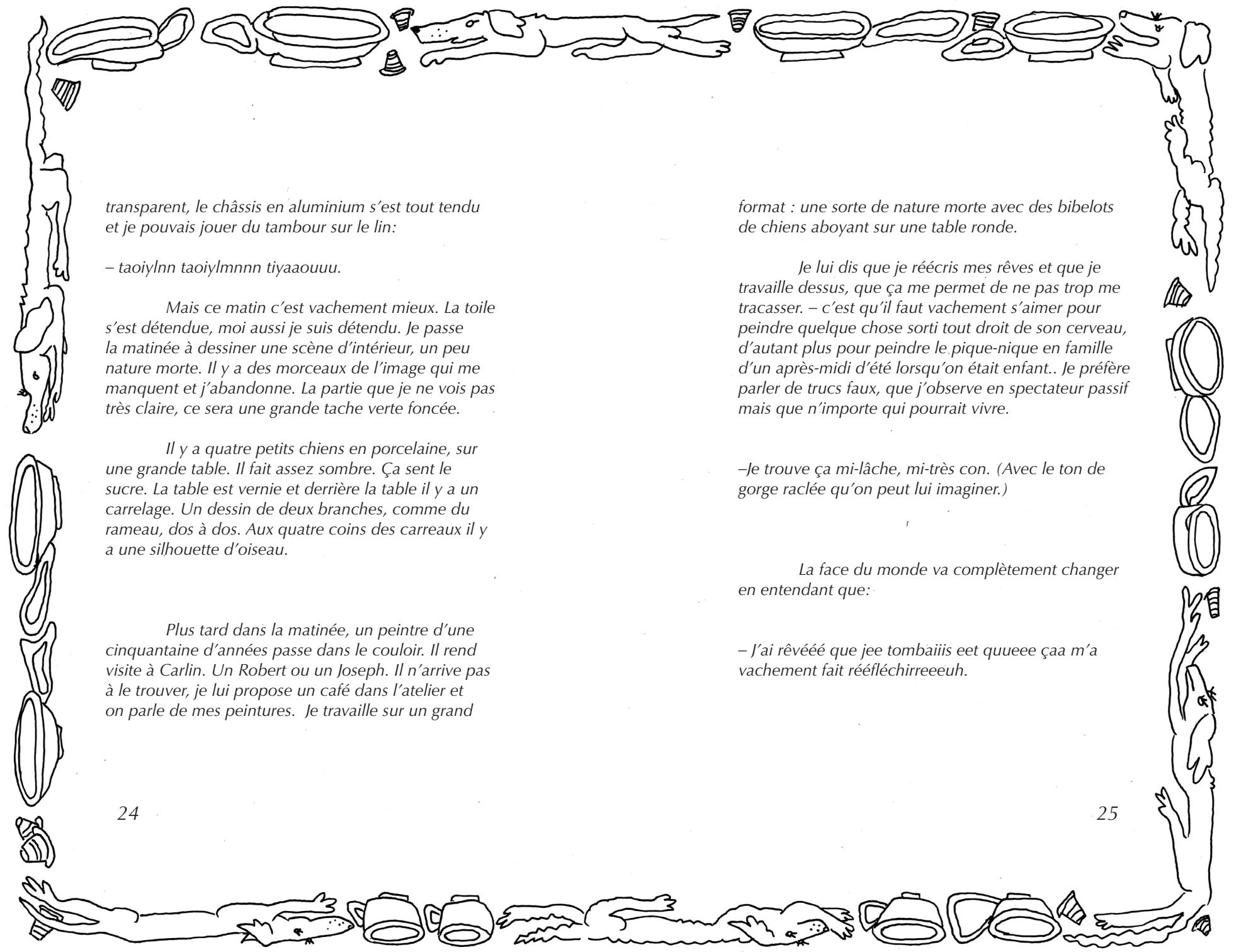




CAFÉ AVEC ROBERT

Ce matin, c'est mardi et je suis à Bruxelles dans l'atelier. Léon et Louise sont partis cette semaine pour monter une expo à la Mercerie. J'en profite pour mettre la musique très fort dans l'atelier sans faire de concession, plus besoin de prétendre écouter que du rock indé des années 2000 pour ne froisser personne.

J'ai du bol, depuis vendredi je travaille sur plusieurs grands formats. À côté de ma place, j'ai glissé une porte dans l'ouverture qui relie ma place à celle de Léon et j'y ai accroché un diptyque d'un mètre quatre-vingts de haut sur deux mètres soixante de large. Hier, en préparant la toile avec le gesso



transparent, le châssis en aluminium s'est tout tendu
et je pouvais jouer du tambour sur le lin:

– taoiylnn taoiylmnnn tiyaaouuu.

Mais ce matin c'est vachement mieux. La toile
s'est détendue, moi aussi je suis détendu. Je passe
la matinée à dessiner une scène d'intérieur, un peu
nature morte. Il y a des morceaux de l'image qui me
manquent et j'abandonne. La partie que je ne vois pas
très claire, ce sera une grande tache verte foncée.

Il y a quatre petits chiens en porcelaine, sur
une grande table. Il fait assez sombre. Ça sent le
sucre. La table est vernie et derrière la table il y a un
carrelage. Un dessin de deux branches, comme du
rameau, dos à dos. Aux quatre coins des carreaux il y
a une silhouette d'oiseau.

Plus tard dans la matinée, un peintre d'une
cinquantaine d'années passe dans le couloir. Il rend
visite à Carlin. Un Robert ou un Joseph. Il n'arrive pas
à le trouver, je lui propose un café dans l'atelier et
on parle de mes peintures. Je travaille sur un grand

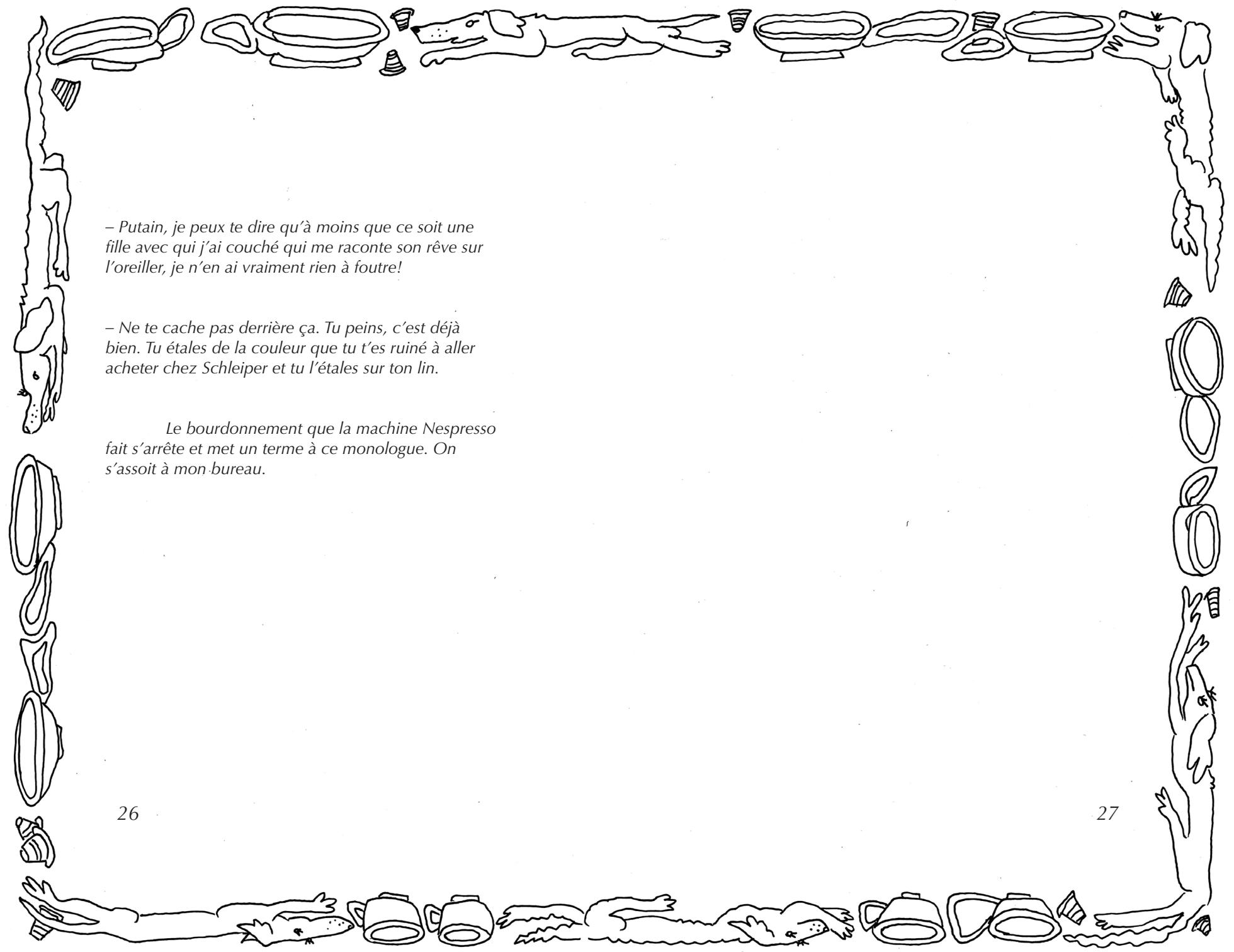
format : une sorte de nature morte avec des bibelots
de chiens aboyant sur une table ronde.

Je lui dis que je réécris mes rêves et que je
travaille dessus, que ça me permet de ne pas trop me
tracasser. – c'est qu'il faut vachement s'aimer pour
peindre quelque chose sorti tout droit de son cerveau,
d'autant plus pour peindre le pique-nique en famille
d'un après-midi d'été lorsqu'on était enfant.. Je préfère
parler de trucs faux, que j'observe en spectateur passif
mais que n'importe qui pourrait vivre.

–Je trouve ça mi-lâche, mi-très con. (Avec le ton de
gorge raclée qu'on peut lui imaginer.)

La face du monde va complètement changer
en entendant que:

– J'ai rêvééé que jee tombâiis eet quueee çaa m'a
vachement fait rééfléchirreeeuh.



– Putain, je peux te dire qu'à moins que ce soit une fille avec qui j'ai couché qui me raconte son rêve sur l'oreiller, je n'en ai vraiment rien à foutre!

– Ne te cache pas derrière ça. Tu peins, c'est déjà bien. Tu étales de la couleur que tu t'es ruiné à aller acheter chez Schleiper et tu l'étales sur ton lin.

Le bourdonnement que la machine Nespresso fait s'arrête et met un terme à ce monologue. On s'assoit à mon bureau.

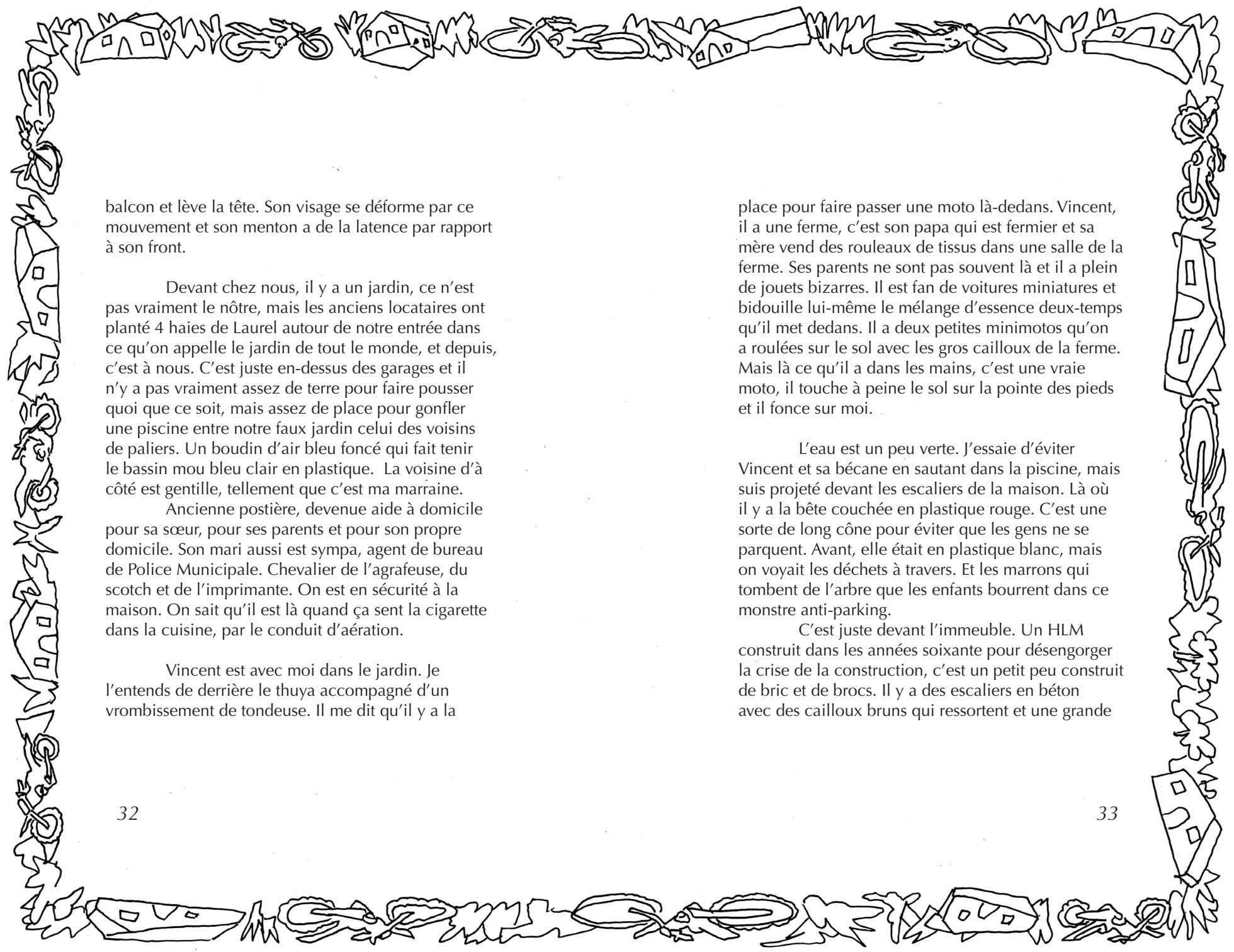




BÉCANE

Espace en extérieur, lumière blanche naturelle, ambiance nuageuse et humide, tons froids. Paroi en crépi beige qui a grisé sous des années de pluie ou en crépi gris qui a beigi à peu près pour les mêmes raisons.

Une dame est postée au balcon de chez Pierrette. Pierrette, c'est la voisine d'en dessus. Quand il était petit, Ilan lui a demandé pourquoi est-ce qu'elle avait un gros ventre, et depuis, je crois qu'elle nous aime bien. La dame a un visage long et est assez grande. Elle regarde entre les barreaux du



balcon et lève la tête. Son visage se déforme par ce mouvement et son menton a de la latence par rapport à son front.

Devant chez nous, il y a un jardin, ce n'est pas vraiment le nôtre, mais les anciens locataires ont planté 4 haies de Laurel autour de notre entrée dans ce qu'on appelle le jardin de tout le monde, et depuis, c'est à nous. C'est juste en-dessus des garages et il n'y a pas vraiment assez de terre pour faire pousser quoi que ce soit, mais assez de place pour gonfler une piscine entre notre faux jardin celui des voisins de paliers. Un boudin d'air bleu foncé qui fait tenir le bassin mou bleu clair en plastique. La voisine d'à côté est gentille, tellement que c'est ma marraine.

Ancienne postière, devenue aide à domicile pour sa sœur, pour ses parents et pour son propre domicile. Son mari aussi est sympa, agent de bureau de Police Municipale. Chevalier de l'agrafeuse, du scotch et de l'imprimante. On est en sécurité à la maison. On sait qu'il est là quand ça sent la cigarette dans la cuisine, par le conduit d'aération.

Vincent est avec moi dans le jardin. Je l'entends de derrière le thuya accompagné d'un vrombissement de tondeuse. Il me dit qu'il y a la

place pour faire passer une moto là-dedans. Vincent, il a une ferme, c'est son papa qui est fermier et sa mère vend des rouleaux de tissus dans une salle de la ferme. Ses parents ne sont pas souvent là et il a plein de jouets bizarres. Il est fan de voitures miniatures et bidouille lui-même le mélange d'essence deux-temps qu'il met dedans. Il a deux petites minimotos qu'on a roulées sur le sol avec les gros cailloux de la ferme. Mais là ce qu'il a dans les mains, c'est une vraie moto, il touche à peine le sol sur la pointe des pieds et il fonce sur moi.

L'eau est un peu verte. J'essaie d'éviter Vincent et sa bécane en sautant dans la piscine, mais suis projeté devant les escaliers de la maison. Là où il y a la bête couchée en plastique rouge. C'est une sorte de long cône pour éviter que les gens ne se parquent. Avant, elle était en plastique blanc, mais on voyait les déchets à travers. Et les marrons qui tombent de l'arbre que les enfants bourrent dans ce monstre anti-parking.

C'est juste devant l'immeuble. Un HLM construit dans les années soixante pour désengorger la crise de la construction, c'est un petit peu construit de bric et de brocs. Il y a des escaliers en béton avec des cailloux bruns qui ressortent et une grande



rambarde en béton gris sous laquelle il y a un néon. Sur la droite de l'escalier, il y a une rampe qui semble avoir été coulée après l'escalier. Cette rampe est super pentue, avec Élodie, on a toujours qu'on allait la descendre à vélo sans les freins. **Jamais osé.**

La cage d'escalier est remplie de la même eau verdâtre que dans la piscine et recouvre la moitié des marches. Je suis à pieds nus sur la première marche et je boîte sur les cailloux piquants pour arriver au niveau de l'eau.

–Skrat fratte skrat fratte.

Je plonge et vois une cavité sous le bâtiment. Je passe par là, le tout est en béton et je ne vois rien, je suis à l'envers et nage comme une grenouille sur le dos, en raclant mon ventre sur le béton. De l'autre côté de ce passage, il y a comme un lac au milieu de plusieurs bâtiments. Il y a une couleur différente à chaque fenêtre, par la couleur de la salle ou par la chaleur de l'ampoule. Avec Lana, on appelle ça la palette HLM. Je revois la longue dame du balcon. Elle sort aussi de l'eau et son corps est marron, recouvert d'une couche de flochage. Elle sort de l'eau sans user de ses bras. Des bulles d'eau qui perlent sur son corps sec.

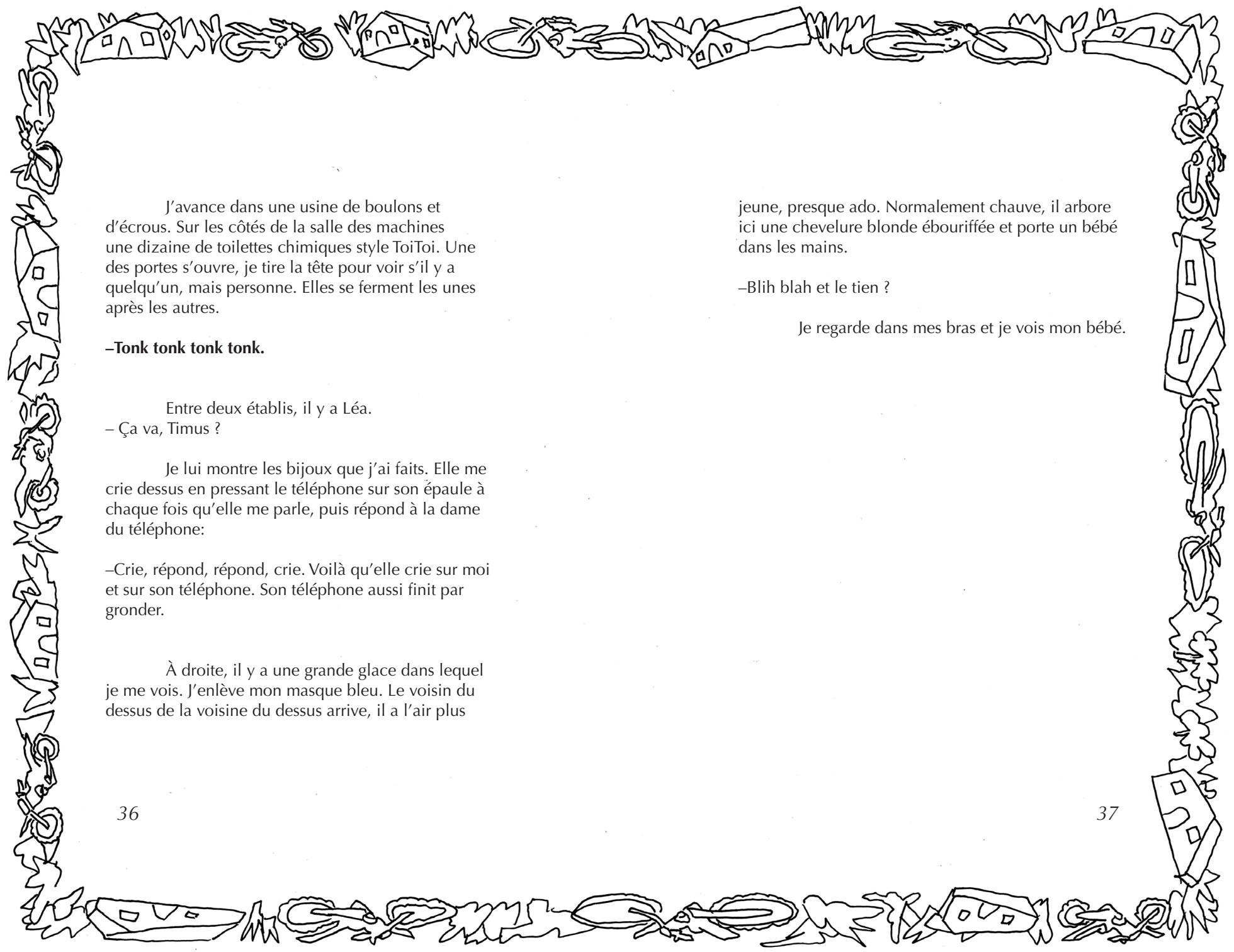
Elle me fait peur, j'entends du bruit des fenêtres des bâtiments autour. Je repasse par le même chemin, me raclant le ventre sur la même dalle en béton. J'entends dans l'eau la voix de la longue dame à la peau de pêche dire qu'il ne faut pas faire tout ce bruit. Il y a trois fenêtres en dessous de la piscine.

L'eau devient encore plus sale, comme les rigoles qui récupèrent l'eau de pluie. Je sors de l'eau. La boue perle sur moi et, en tombant, forme des rouleaux qui s'écrasent au sol. Il y a deux VTT sur le rebord de la rampe en béton. Vincent m'attend, le petit gars de la ferme avec ses motos et sa carabine à plomb.

– Bouge de là, le crasseux, attrape ça et monte !

Il me lance un K-Way bleu avec une cagoule bleue sur le visage, celle qui forme un grand cercle autour du visage.

–Pose ton vélo devant le vestiaire.



J'avance dans une usine de boulons et d'écrous. Sur les côtés de la salle des machines une dizaine de toilettes chimiques style ToiToi. Une des portes s'ouvre, je tire la tête pour voir s'il y a quelqu'un, mais personne. Elles se ferment les unes après les autres.

–Tonk tonk tonk tonk.

Entre deux établis, il y a Léa.

– Ça va, Timus ?

Je lui montre les bijoux que j'ai faits. Elle me crie dessus en pressant le téléphone sur son épaule à chaque fois qu'elle me parle, puis répond à la dame du téléphone:

–Crie, répond, répond, crie. Voilà qu'elle crie sur moi et sur son téléphone. Son téléphone aussi finit par gronder.

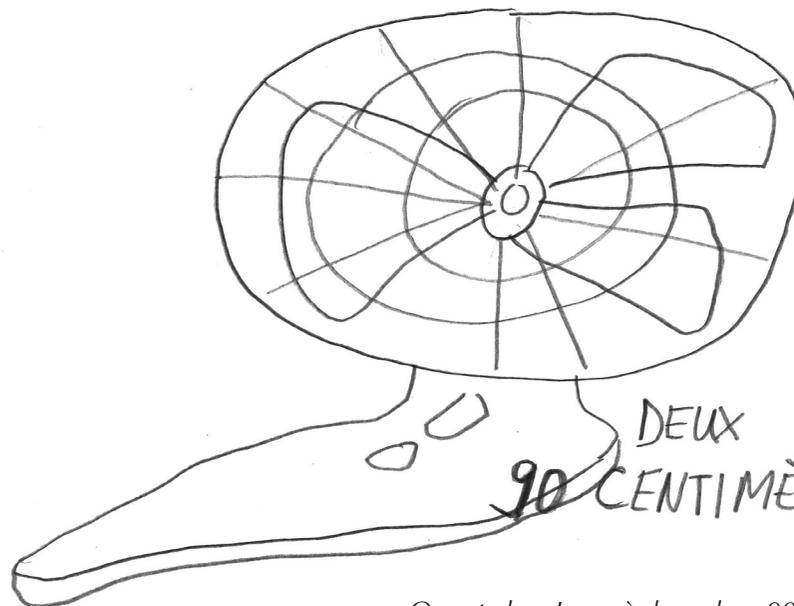
À droite, il y a une grande glace dans lequel je me vois. J'enlève mon masque bleu. Le voisin du dessus de la voisine du dessus arrive, il a l'air plus

jeune, presque ado. Normalement chauve, il arbore ici une chevelure blonde ébouriffée et porte un bébé dans les mains.

–Blih blah et le tien ?

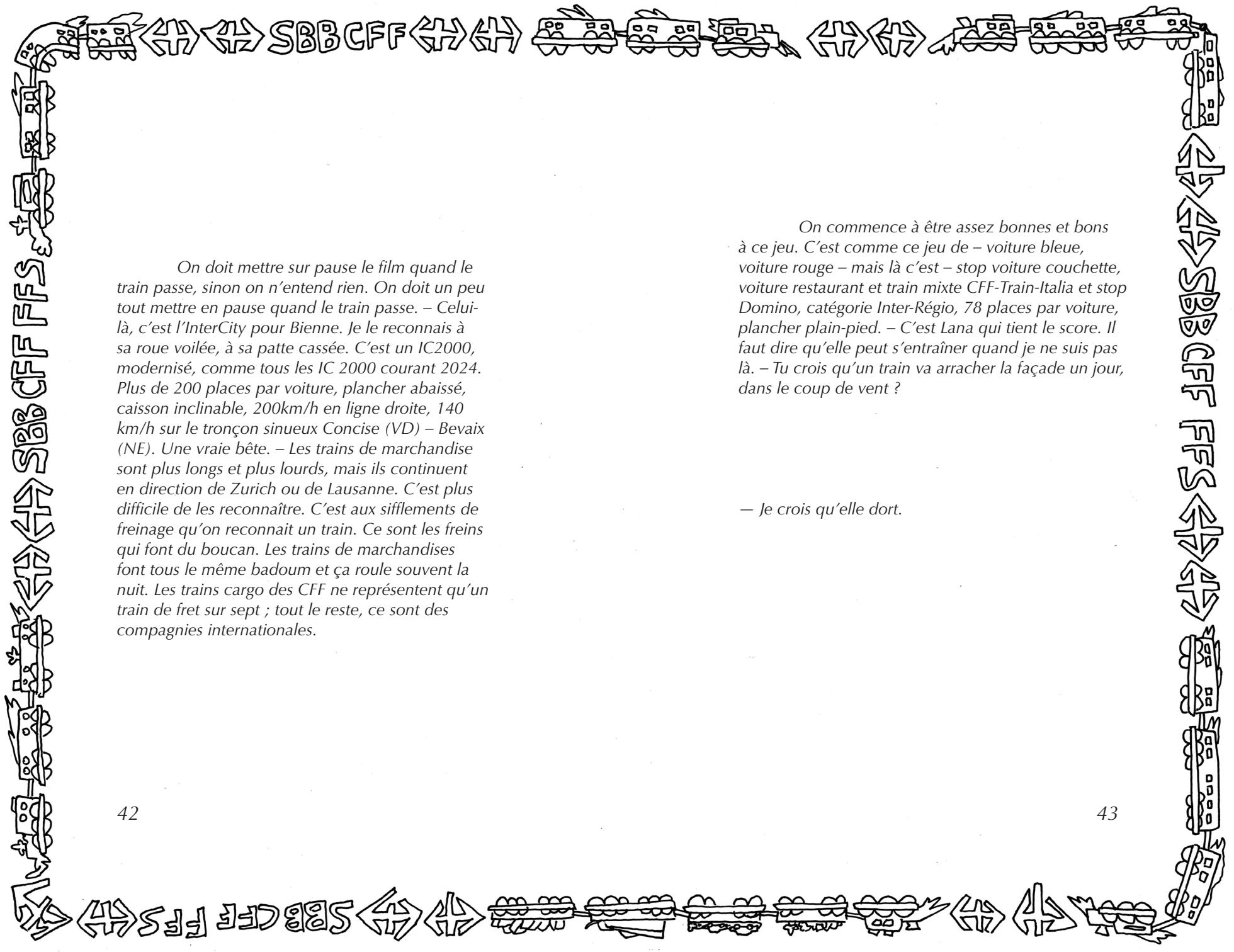
Je regarde dans mes bras et je vois mon bébé.





90 DEUX SUR CENTIMÈTRES

On est chez Lana, à deux dans 90 centimètres de lit. Elle a une chambre dans l'immeuble devant la gare de Neuchâtel. Il y a un autre matelas calé au mur, mais on préfère dormir ensemble, et puis il faut dire que tout désinstaller le matin, la flemme. Je pars pour le train de sept heures dix-huit. Je préfère passer du temps avec elle jusqu'au départ. La nuit, on dort bien, le bruit du ventilateur peine à camoufler les grondements des trains. Lana n'est pas très grande, je peux utiliser tout l'espace après le matelas pour y faire pendre mes chevilles, nickel.



On doit mettre sur pause le film quand le train passe, sinon on n'entend rien. On doit un peu tout mettre en pause quand le train passe. – Celui-là, c'est l'InterCity pour Bienne. Je le reconnais à sa roue voilée, à sa patte cassée. C'est un IC2000, modernisé, comme tous les IC 2000 courant 2024. Plus de 200 places par voiture, plancher abaissé, caisson inclinable, 200km/h en ligne droite, 140 km/h sur le tronçon sinueux Concise (VD) – Bevaix (NE). Une vraie bête. – Les trains de marchandise sont plus longs et plus lourds, mais ils continuent en direction de Zurich ou de Lausanne. C'est plus difficile de les reconnaître. C'est aux sifflements de freinage qu'on reconnaît un train. Ce sont les freins qui font du boucan. Les trains de marchandises font tous le même badoum et ça roule souvent la nuit. Les trains cargo des CFF ne représentent qu'un train de fret sur sept ; tout le reste, ce sont des compagnies internationales.

On commence à être assez bonnes et bons à ce jeu. C'est comme ce jeu de – voiture bleue, voiture rouge – mais là c'est – stop voiture couchette, voiture restaurant et train mixte CFF-Train-Italia et stop Domino, catégorie Inter-Régio, 78 places par voiture, plancher plain-pied. – C'est Lana qui tient le score. Il faut dire qu'elle peut s'entraîner quand je ne suis pas là. – Tu crois qu'un train va arracher la façade un jour, dans le coup de vent ?

– Je crois qu'elle dort.

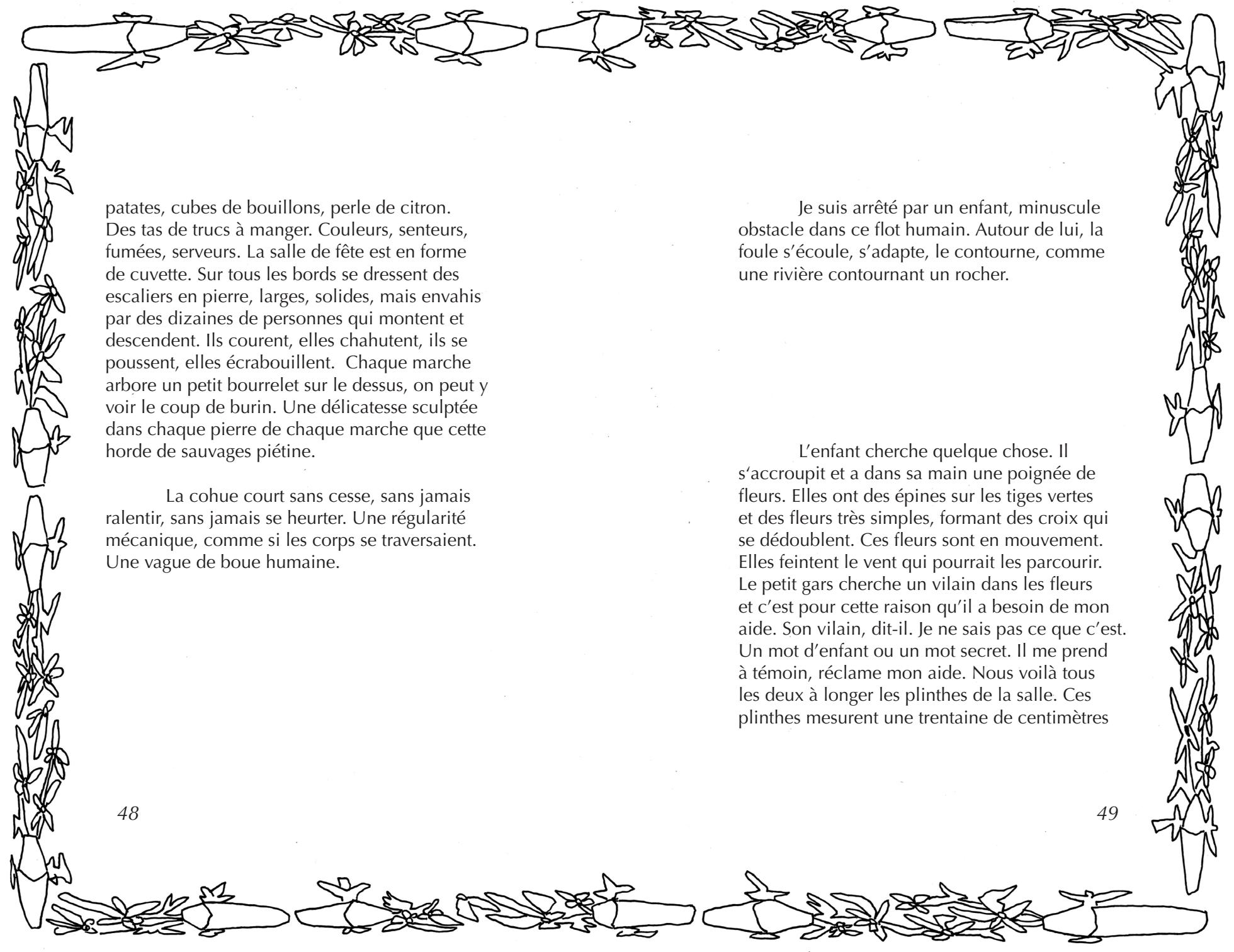




LES FLEURS DU PETIT GARS

Intérieur beige, lumière artificielle tamisée. Sol, murs et plafonds brillants.

Autour de moi, un immense buffet s'étend, chargé de montagnes de nourriture. Il n'y a pas un centimètre carré de table visible. Plateaux, assiettes, bols, gobelets, tout est bon pour remplir l'espace entre deux plats. Jarret de porc, ailes de moineaux, têtes d'écrevisse, filet de saumon, tranches de carottes, cœur de

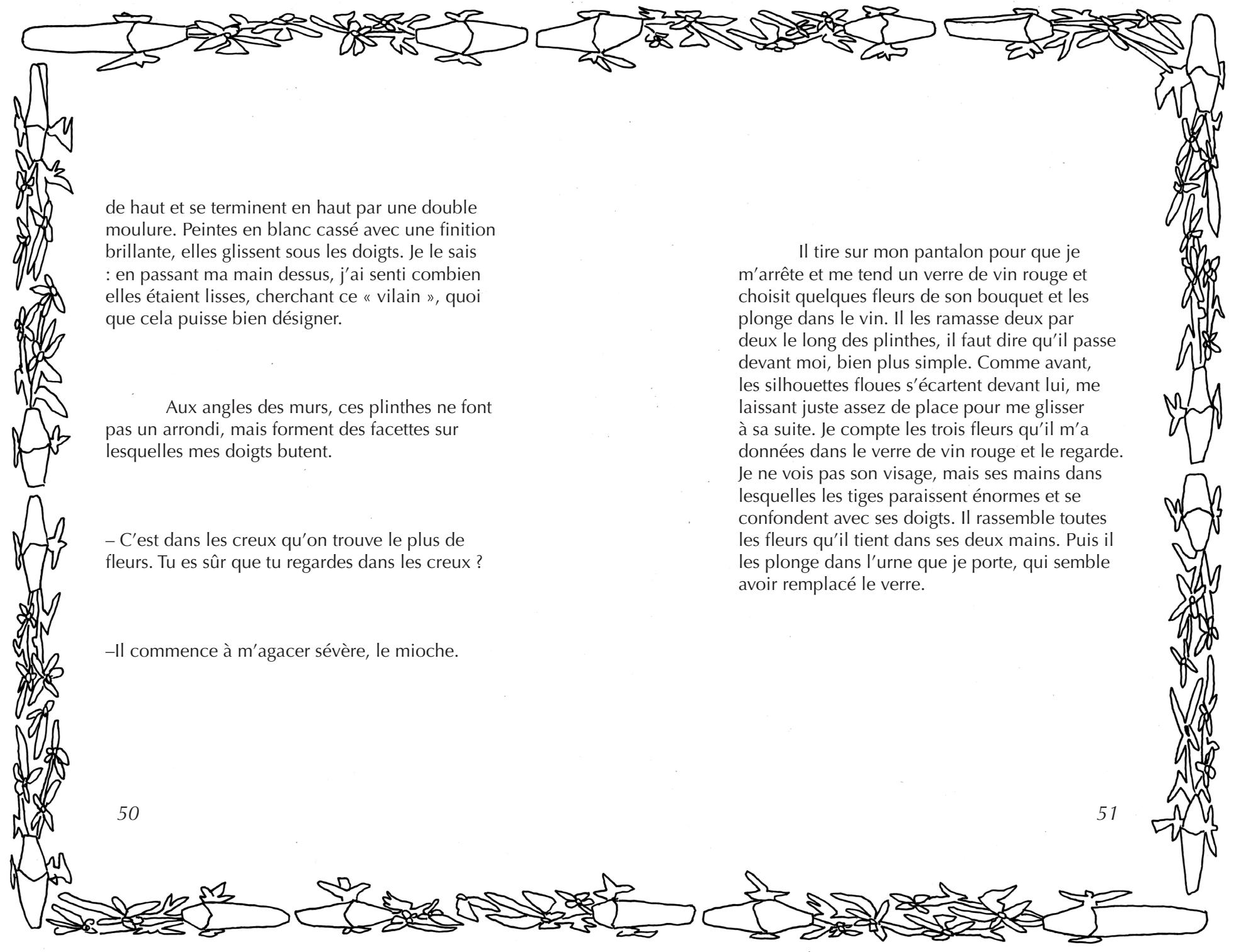


patates, cubes de bouillons, perle de citron. Des tas de trucs à manger. Couleurs, senteurs, fumées, serveurs. La salle de fête est en forme de cuvette. Sur tous les bords se dressent des escaliers en pierre, larges, solides, mais envahis par des dizaines de personnes qui montent et descendent. Ils courent, elles chahutent, ils se poussent, elles écrabouillent. Chaque marche arbore un petit bourrelet sur le dessus, on peut y voir le coup de burin. Une délicatesse sculptée dans chaque pierre de chaque marche que cette horde de sauvages piétine.

La cohue court sans cesse, sans jamais ralentir, sans jamais se heurter. Une régularité mécanique, comme si les corps se traversaient. Une vague de boue humaine.

Je suis arrêté par un enfant, minuscule obstacle dans ce flot humain. Autour de lui, la foule s'écoule, s'adapte, le contourne, comme une rivière contournant un rocher.

L'enfant cherche quelque chose. Il s'accroupit et a dans sa main une poignée de fleurs. Elles ont des épines sur les tiges vertes et des fleurs très simples, formant des croix qui se dédoublent. Ces fleurs sont en mouvement. Elles feignent le vent qui pourrait les parcourir. Le petit gars cherche un vilain dans les fleurs et c'est pour cette raison qu'il a besoin de mon aide. Son vilain, dit-il. Je ne sais pas ce que c'est. Un mot d'enfant ou un mot secret. Il me prend à témoin, réclame mon aide. Nous voilà tous les deux à longer les plinthes de la salle. Ces plinthes mesurent une trentaine de centimètres



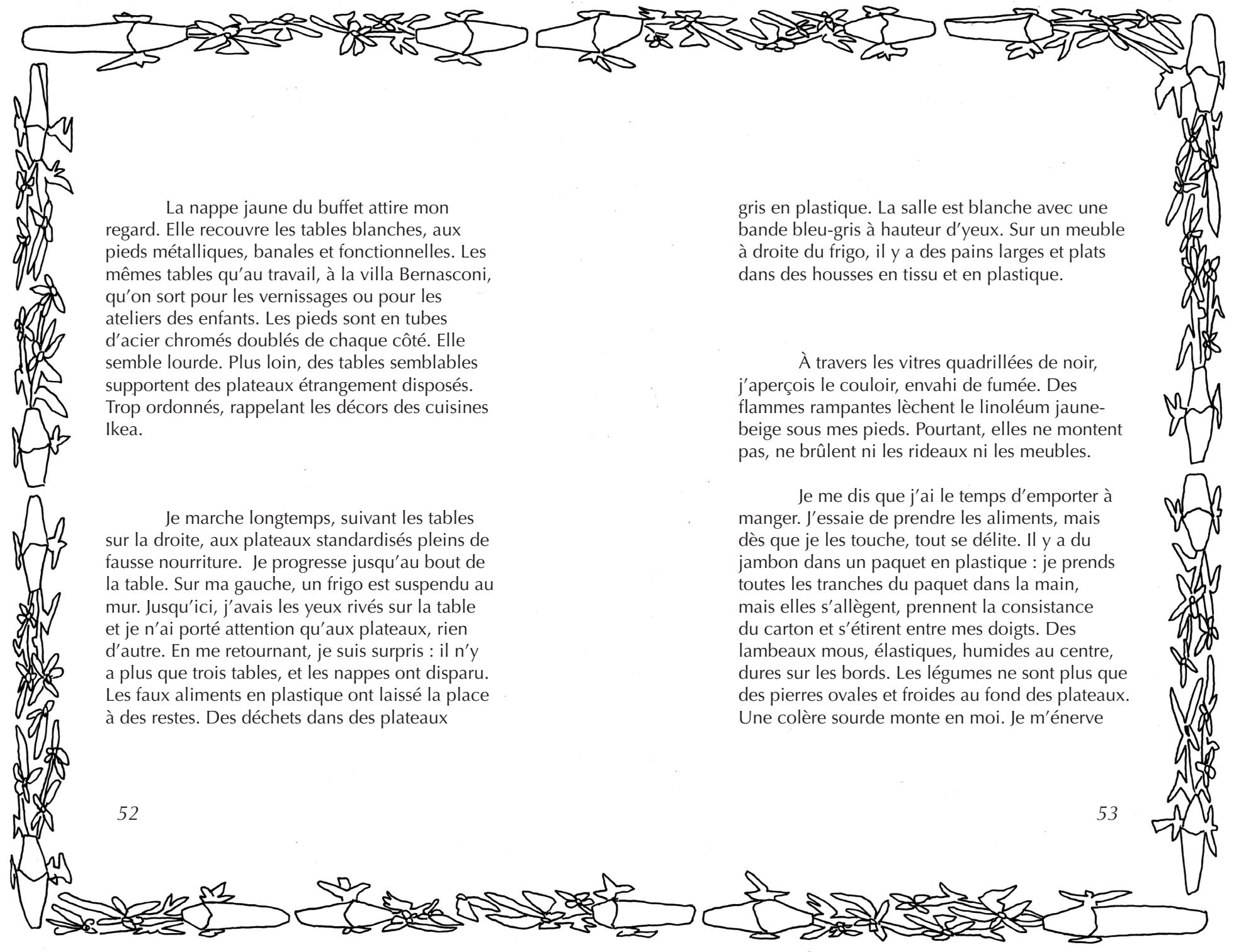
de haut et se terminent en haut par une double moulure. Peintes en blanc cassé avec une finition brillante, elles glissent sous les doigts. Je le sais : en passant ma main dessus, j'ai senti combien elles étaient lisses, cherchant ce « vilain », quoi que cela puisse bien désigner.

Aux angles des murs, ces plinthes ne font pas un arrondi, mais forment des facettes sur lesquelles mes doigts butent.

– C'est dans les creux qu'on trouve le plus de fleurs. Tu es sûr que tu regardes dans les creux ?

–Il commence à m'agacer sévère, le mioche.

Il tire sur mon pantalon pour que je m'arrête et me tend un verre de vin rouge et choisit quelques fleurs de son bouquet et les plonge dans le vin. Il les ramasse deux par deux le long des plinthes, il faut dire qu'il passe devant moi, bien plus simple. Comme avant, les silhouettes floues s'écartent devant lui, me laissant juste assez de place pour me glisser à sa suite. Je compte les trois fleurs qu'il m'a données dans le verre de vin rouge et le regarde. Je ne vois pas son visage, mais ses mains dans lesquelles les tiges paraissent énormes et se confondent avec ses doigts. Il rassemble toutes les fleurs qu'il tient dans ses deux mains. Puis il les plonge dans l'urne que je porte, qui semble avoir remplacé le verre.



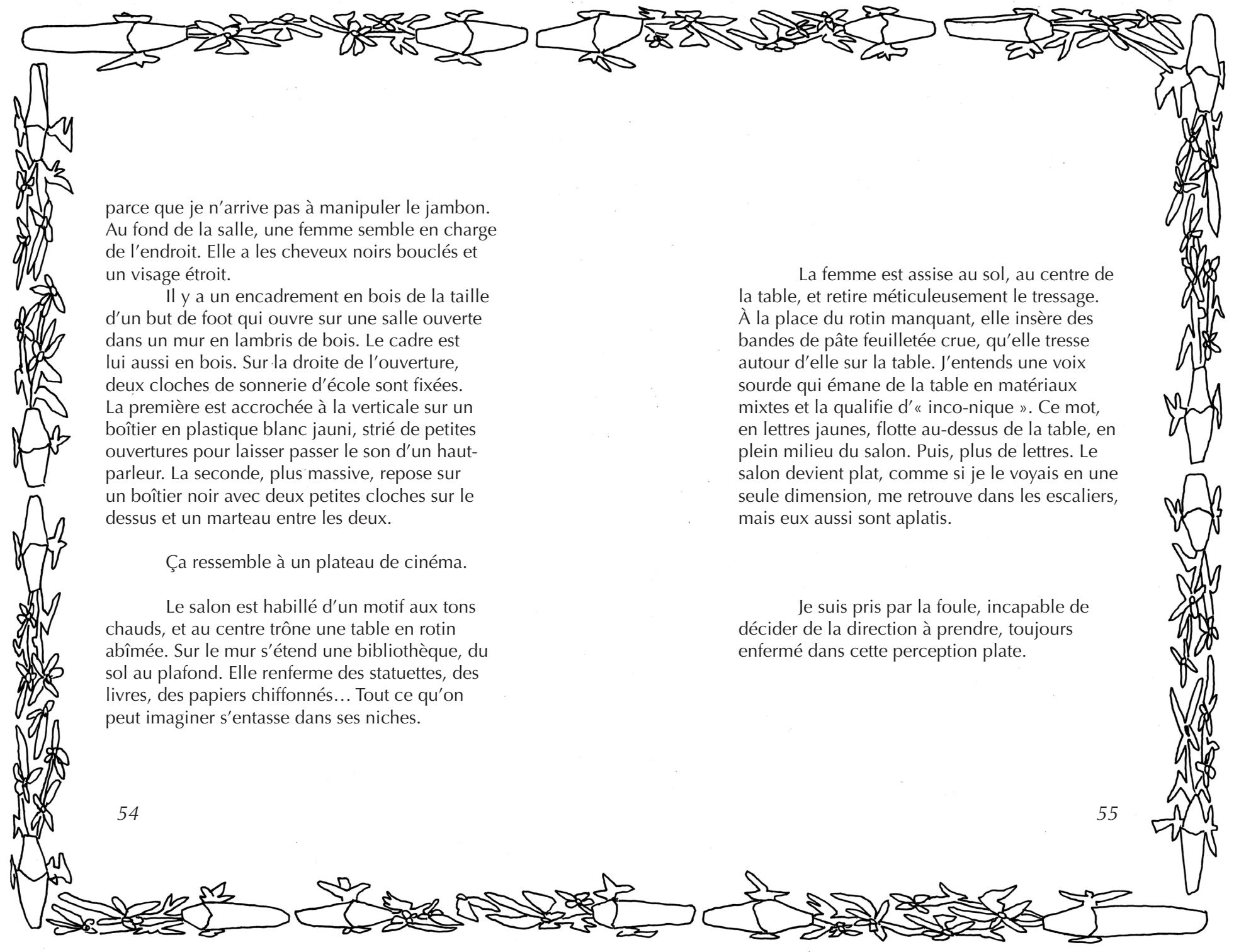
La nappe jaune du buffet attire mon regard. Elle recouvre les tables blanches, aux pieds métalliques, banales et fonctionnelles. Les mêmes tables qu'au travail, à la villa Bernasconi, qu'on sort pour les vernissages ou pour les ateliers des enfants. Les pieds sont en tubes d'acier chromés doublés de chaque côté. Elle semble lourde. Plus loin, des tables semblables supportent des plateaux étrangement disposés. Trop ordonnés, rappelant les décors des cuisines Ikea.

Je marche longtemps, suivant les tables sur la droite, aux plateaux standardisés pleins de fausse nourriture. Je progresse jusqu'au bout de la table. Sur ma gauche, un frigo est suspendu au mur. Jusqu'ici, j'avais les yeux rivés sur la table et je n'ai porté attention qu'aux plateaux, rien d'autre. En me retournant, je suis surpris : il n'y a plus que trois tables, et les nappes ont disparu. Les faux aliments en plastique ont laissé la place à des restes. Des déchets dans des plateaux

gris en plastique. La salle est blanche avec une bande bleu-gris à hauteur d'yeux. Sur un meuble à droite du frigo, il y a des pains larges et plats dans des housses en tissu et en plastique.

À travers les vitres quadrillées de noir, j'aperçois le couloir, envahi de fumée. Des flammes rampantes lèchent le linoléum jaune-beige sous mes pieds. Pourtant, elles ne montent pas, ne brûlent ni les rideaux ni les meubles.

Je me dis que j'ai le temps d'emporter à manger. J'essaie de prendre les aliments, mais dès que je les touche, tout se délite. Il y a du jambon dans un paquet en plastique : je prends toutes les tranches du paquet dans la main, mais elles s'allègent, prennent la consistance du carton et s'étirent entre mes doigts. Des lambeaux mous, élastiques, humides au centre, dures sur les bords. Les légumes ne sont plus que des pierres ovales et froides au fond des plateaux. Une colère sourde monte en moi. Je m'énerve



parce que je n'arrive pas à manipuler le jambon.
Au fond de la salle, une femme semble en charge
de l'endroit. Elle a les cheveux noirs bouclés et
un visage étroit.

Il y a un encadrement en bois de la taille
d'un but de foot qui ouvre sur une salle ouverte
dans un mur en lambris de bois. Le cadre est
lui aussi en bois. Sur la droite de l'ouverture,
deux cloches de sonnerie d'école sont fixées.
La première est accrochée à la verticale sur un
boîtier en plastique blanc jauni, strié de petites
ouvertures pour laisser passer le son d'un haut-
parleur. La seconde, plus massive, repose sur
un boîtier noir avec deux petites cloches sur le
dessus et un marteau entre les deux.

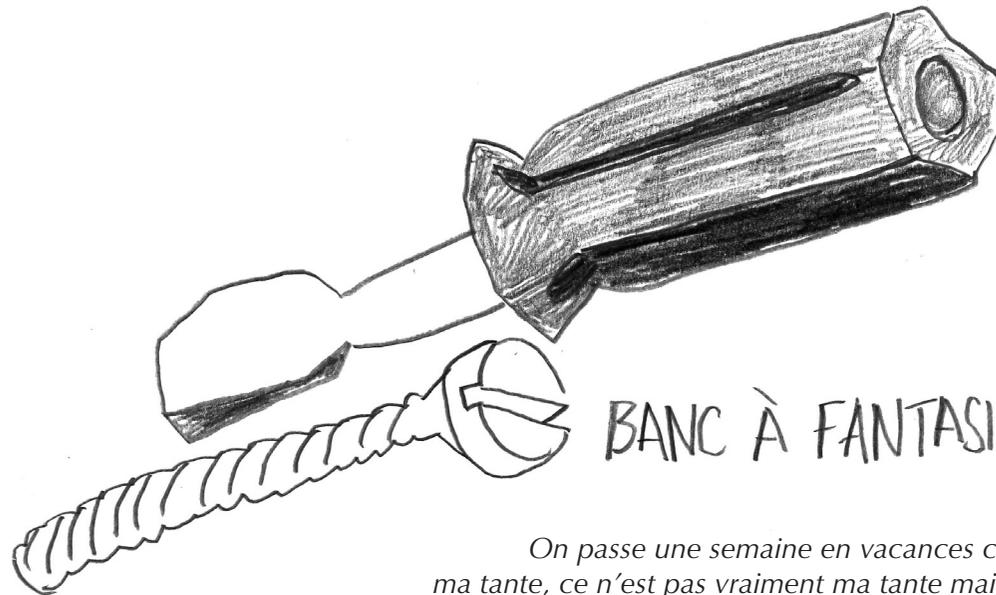
Ça ressemble à un plateau de cinéma.

Le salon est habillé d'un motif aux tons
chauds, et au centre trône une table en rotin
abîmée. Sur le mur s'étend une bibliothèque, du
sol au plafond. Elle renferme des statuettes, des
livres, des papiers chiffonnés... Tout ce qu'on
peut imaginer s'entasse dans ses niches.

La femme est assise au sol, au centre de
la table, et retire méticuleusement le tressage.
À la place du rotin manquant, elle insère des
bandes de pâte feuilletée crue, qu'elle tresse
autour d'elle sur la table. J'entends une voix
sourde qui émane de la table en matériaux
mixtes et la qualifie d'« inco-nique ». Ce mot,
en lettres jaunes, flotte au-dessus de la table, en
plein milieu du salon. Puis, plus de lettres. Le
salon devient plat, comme si je le voyais en une
seule dimension, me retrouve dans les escaliers,
mais eux aussi sont aplatis.

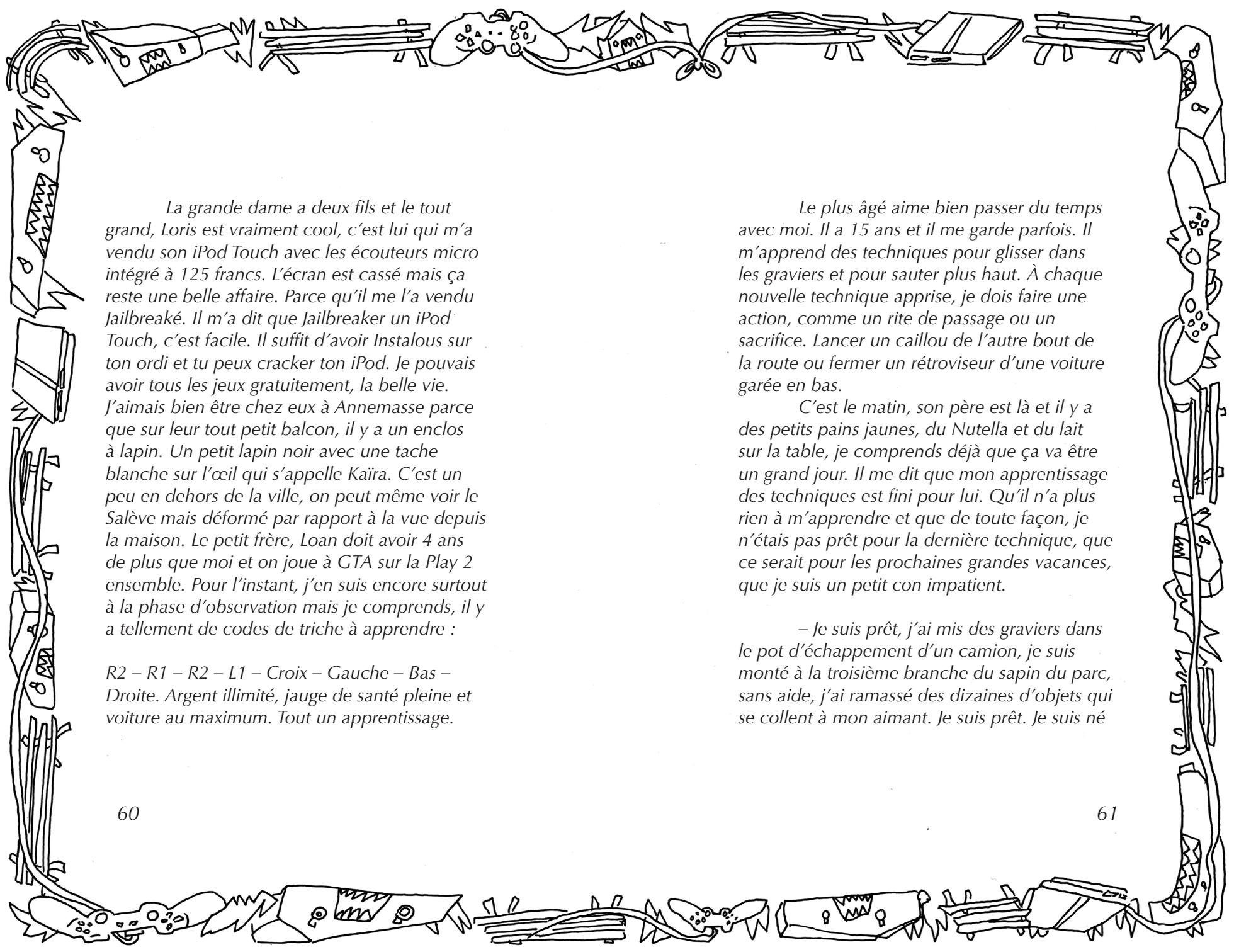
Je suis pris par la foule, incapable de
décider de la direction à prendre, toujours
enfermé dans cette perception plate.





BANC À FANTASIA

On passe une semaine en vacances chez ma tante, ce n'est pas vraiment ma tante mais Maman s'est retrouvée avec elle quand elle avait mon âge. Ou c'est peut-être une amie d'école, ou mon père a appris à conduire avec elle. En tout cas, même si je ne sais plus vraiment qui est cette dame, c'est la marraine de ma sœur. Mon père c'est le parrain de son plus grand fils et son père c'est aussi le parrain de ma sœur. On peut faire cette chaîne de marraine, parrain, cousins longtemps.



La grande dame a deux fils et le tout grand, Loris est vraiment cool, c'est lui qui m'a vendu son iPod Touch avec les écouteurs micro intégré à 125 francs. L'écran est cassé mais ça reste une belle affaire. Parce qu'il me l'a vendu Jailbreaké. Il m'a dit que Jailbreaker un iPod Touch, c'est facile. Il suffit d'avoir Instalous sur ton ordi et tu peux cracker ton iPod. Je pouvais avoir tous les jeux gratuitement, la belle vie. J'aimais bien être chez eux à Annemasse parce que sur leur tout petit balcon, il y a un enclos à lapin. Un petit lapin noir avec une tache blanche sur l'œil qui s'appelle Käira. C'est un peu en dehors de la ville, on peut même voir le Salève mais déformé par rapport à la vue depuis la maison. Le petit frère, Loan doit avoir 4 ans de plus que moi et on joue à GTA sur la Play 2 ensemble. Pour l'instant, j'en suis encore surtout à la phase d'observation mais je comprends, il y a tellement de codes de triche à apprendre :

R2 – R1 – R2 – L1 – Croix – Gauche – Bas – Droite. Argent illimité, jauge de santé pleine et voiture au maximum. Tout un apprentissage.

Le plus âgé aime bien passer du temps avec moi. Il a 15 ans et il me garde parfois. Il m'apprend des techniques pour glisser dans les graviers et pour sauter plus haut. À chaque nouvelle technique apprise, je dois faire une action, comme un rite de passage ou un sacrifice. Lancer un caillou de l'autre bout de la route ou fermer un rétroviseur d'une voiture garée en bas.

C'est le matin, son père est là et il y a des petits pains jaunes, du Nutella et du lait sur la table, je comprends déjà que ça va être un grand jour. Il me dit que mon apprentissage des techniques est fini pour lui. Qu'il n'a plus rien à m'apprendre et que de toute façon, je n'étais pas prêt pour la dernière technique, que ce serait pour les prochaines grandes vacances, que je suis un petit con impatient.

– Je suis prêt, j'ai mis des graviers dans le pot d'échappement d'un camion, je suis monté à la troisième branche du sapin du parc, sans aide, j'ai ramassé des dizaines d'objets qui se collent à mon aimant. Je suis prêt. Je suis né



prêt. Il faut que tu me montres. Je ne suis pas impatient, mais il faut absolument que j'apprenne ça avant de rentrer à Genève. Tu imagines, ne pas connaître cette méthode pendant encore un an ? Et s'il m'arrive un truc, ou pire. Et s'il t'arrive un truc et que tu ne peux plus me l'apprendre ?

On passe la journée ensemble et on passe dans les mêmes parcs que d'habitude devant le même tabac.

– Tu veux que je pique un Mars ? – Nan.

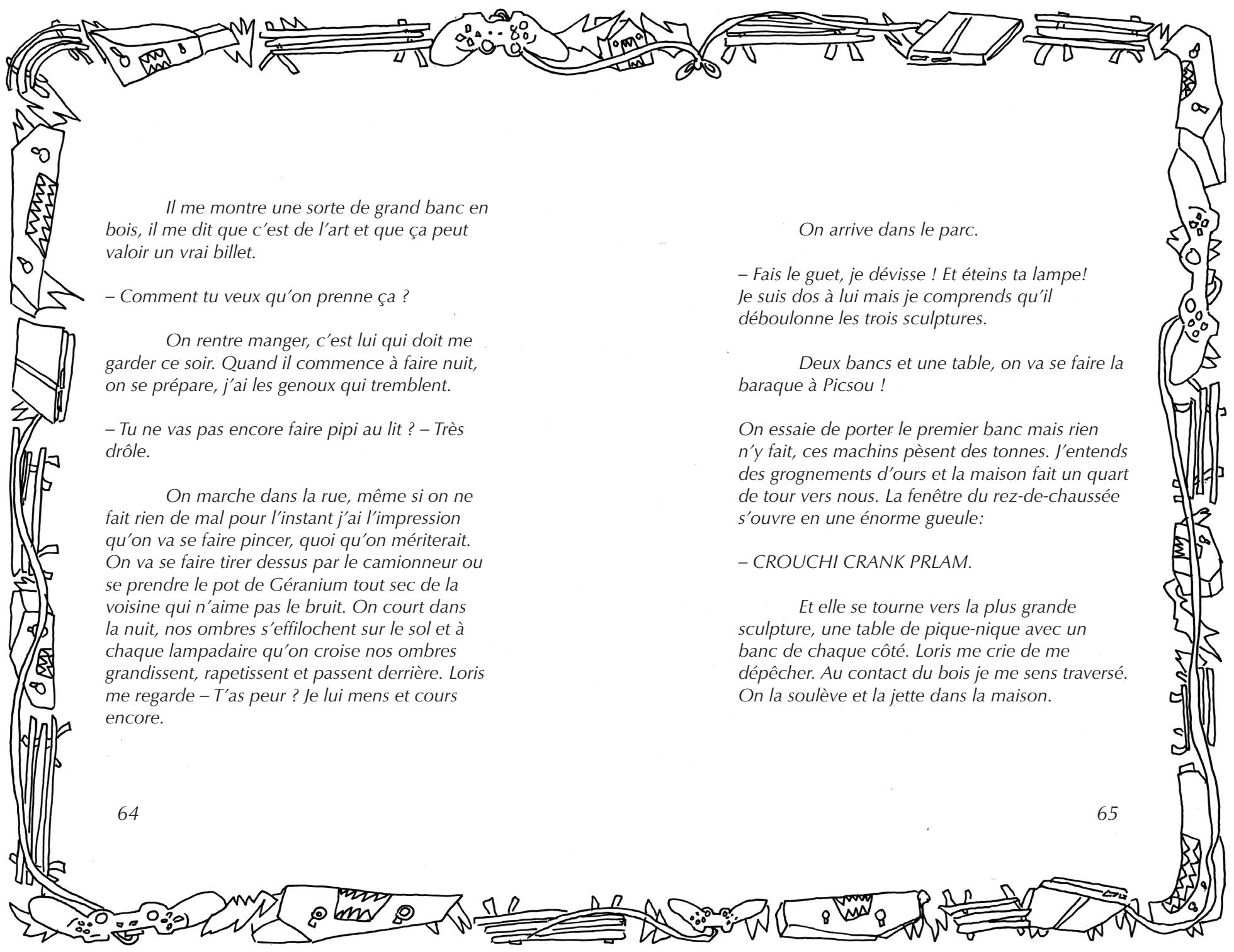
– Que j'éclabousse les darons du café avec la fontaine ? – Naan.

Je me fais une raison, je pense qu'il me teste et que je suis effectivement un petit con impatient. On arrive dans un parc, peut-être le moins chouette du quartier. Il y a une baraque au centre, Loris me dit que l'ancien jardinier habite là-dedans, qu'il n'a pas toute sa tête mais tous ses bras et encore tous ses outils. L'année passée, il a même dit que c'était un ours qui habitait là-

dedans, mais je crois plus à ces bêtises, c'est que j'ai pas mal grandi cette année. Il faut avouer que la maison flanque la trouille, elle est blanche, en pierre avec des espèces d'yeux rouges en fenêtre ronde et des volets comme des pommettes. Dans l'histoire de l'Ours, la maison, elle est en vie et elle marche, n'importe quoi.

Il me montre son sac et ce qu'il y a dedans, un tas de grands outils : un pied de biche, un long marteau, des tas de tournevis et des lampes de poches frontales.
– Il faut que je t'avoue l'histoire de l'ours c'était pour te faire peur, mais tout le reste est juste. La maison elle s'appelle Fantasia et c'est elle qui m'a appris toutes ces techniques. Elle te donne le pouvoir quand tu as besoin, c'est pour ça les épreuves, de sauter entre les murets et tout le reste. Ensemble, on va essayer d'acquérir, cette nuit, la Super-Force mais pour ça il nous faut une Super-Épreuve.

– Je suis prêt, pas peur... Je suis peur pas prêt... C'est bon on le fait.



Il me montre une sorte de grand banc en bois, il me dit que c'est de l'art et que ça peut valoir un vrai billet.

– Comment tu veux qu'on prenne ça ?

On rentre manger, c'est lui qui doit me garder ce soir. Quand il commence à faire nuit, on se prépare, j'ai les genoux qui tremblent.

– Tu ne vas pas encore faire pipi au lit ? – Très drôle.

On marche dans la rue, même si on ne fait rien de mal pour l'instant j'ai l'impression qu'on va se faire pincer, quoi qu'on mériterait. On va se faire tirer dessus par le camionneur ou se prendre le pot de Géranium tout sec de la voisine qui n'aime pas le bruit. On court dans la nuit, nos ombres s'effilochent sur le sol et à chaque lampadaire qu'on croise nos ombres grandissent, rapetissent et passent derrière. Loris me regarde – T'as peur ? Je lui mens et cours encore.

On arrive dans le parc.

– Fais le guet, je dévisse ! Et éteins ta lampe! Je suis dos à lui mais je comprends qu'il déboulonne les trois sculptures.

Deux bancs et une table, on va se faire la baraque à Picsou !

On essaie de porter le premier banc mais rien n'y fait, ces machins pèsent des tonnes. J'entends des grognements d'ours et la maison fait un quart de tour vers nous. La fenêtre du rez-de-chaussée s'ouvre en une énorme gueule:

– CROUCHI CRANK PRLAM.

Et elle se tourne vers la plus grande sculpture, une table de pique-nique avec un banc de chaque côté. Loris me crie de me dépêcher. Au contact du bois je me sens traversé. On la soulève et la jette dans la maison.

– CRITCH CRATCH CROTCH.

Elle engloutit la table. On va vers un des bancs et on l'amène à l'entrée du parc, on fait de même avec le deuxième et à ce moment-là, j'entends des bruits métalliques, comme une canne qui traîne au sol. On continue vers l'Arve pas loin de chez lui en portant ce banc. On le pose à notre cachette, là où on va souvent se baigner et on essaie de rentrer avant qu'il ne fasse complètement jour.





responsable.culture@francevoisine.fr, vendredi 28 juillet

Bonjour à tous, et à toutes

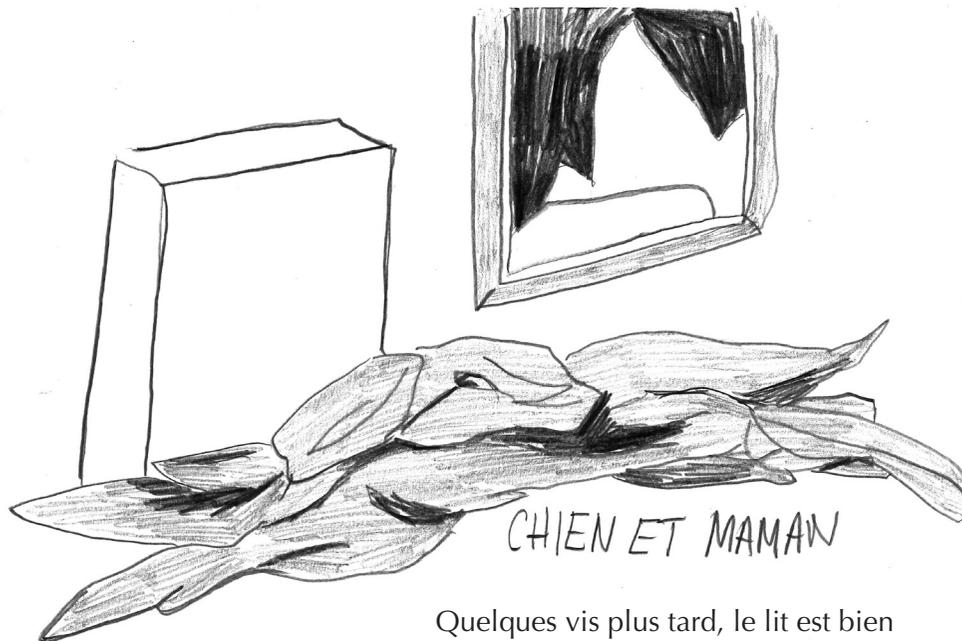
Incroyable nouvelle : je vous informe que le prix Ducastel (la table pique-nique et les deux bancs) a été volé dans le parc FANTASIA.

Compte tenu de la structure en bois massif (qui nous avait obligé à avoir recours à un camion des ST pour le montage en juin dernier), je ne sais pas si des caméras de surveillances dans le parc ou dans la rue pourraient nous aider à retrouver les auteurs du vol... J'ai saisi la police municipale pour cela.

Le site est sécurisé pour l'accueil du public grâce à l'intervention rapide ce matin d'une équipe des ST qui a enlevé les supports (les structures ont été dévissées) : j'ai ce matin également, avec l'agent SNEC sur place, retiré 4 pieds qui avaient été oubliés (d'un banc à droite de la scène) et remis les 4 supports sous la scène côté cour...

Pourriez-vous me préciser (pour l'assurance) un montant estimatif du préjudice ? Je reste à votre disposition pour des renseignements complémentaires (je pars en congés le 4 août jusque fin août).

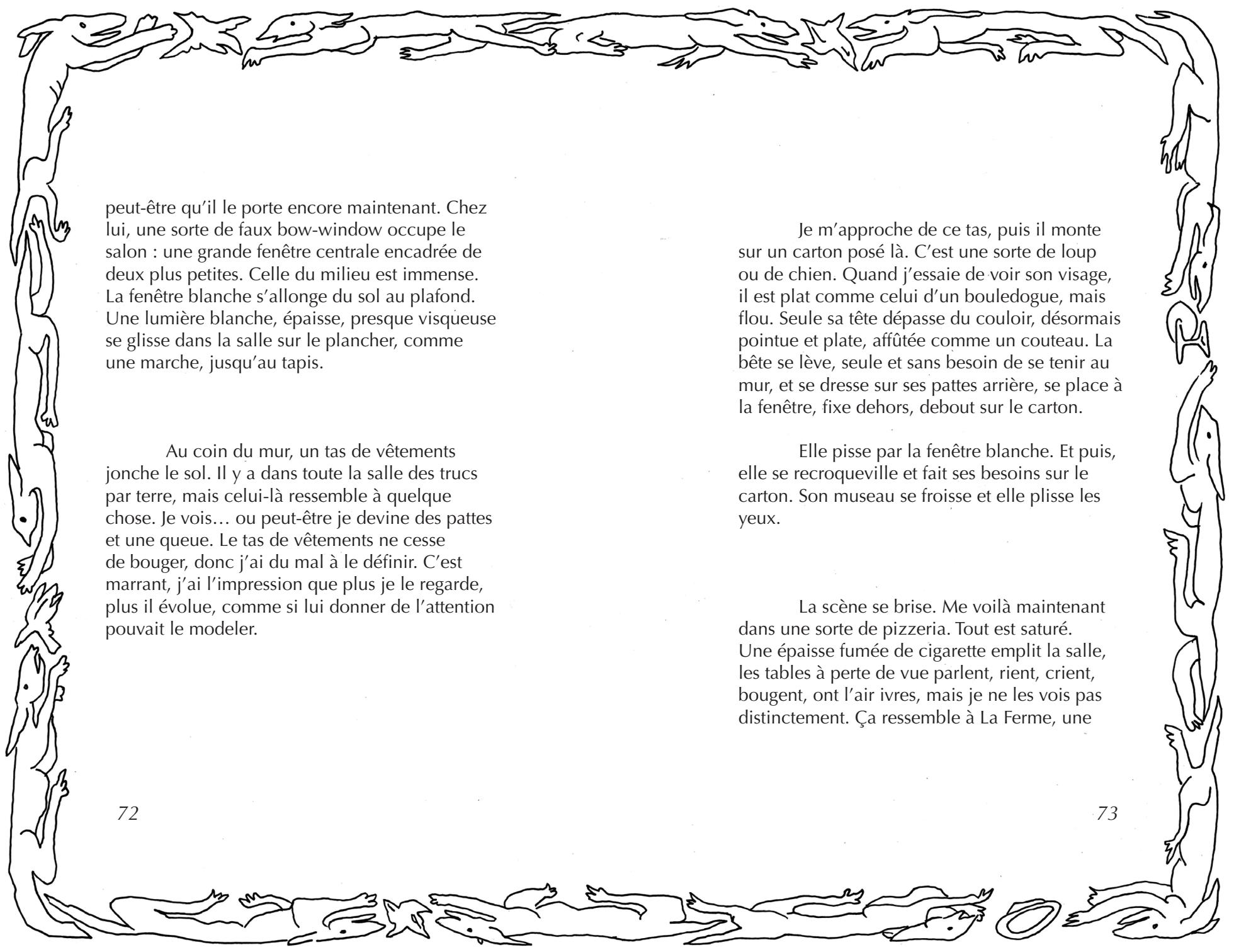
Bien cordialement,



CHIEN ET MAMAN

Quelques vis plus tard, le lit est bien installé, libérant 53 centimètres de haut au sol pour y mettre des caisses et y entasser des bidules, leur évitant un passage à la benne pour encore quelques mois. Dans le salon de l'appartement de mon père, à Lausanne. Ambiance agréable, parquet sous les pieds nus. Luminosité d'aube ou de crépuscule.

Je crois qu'il n'est pas là, mais ça sent la cigarette et le Drakkar Noir, un parfum qui fait homme fort, qu'il portait quand j'étais enfant ;



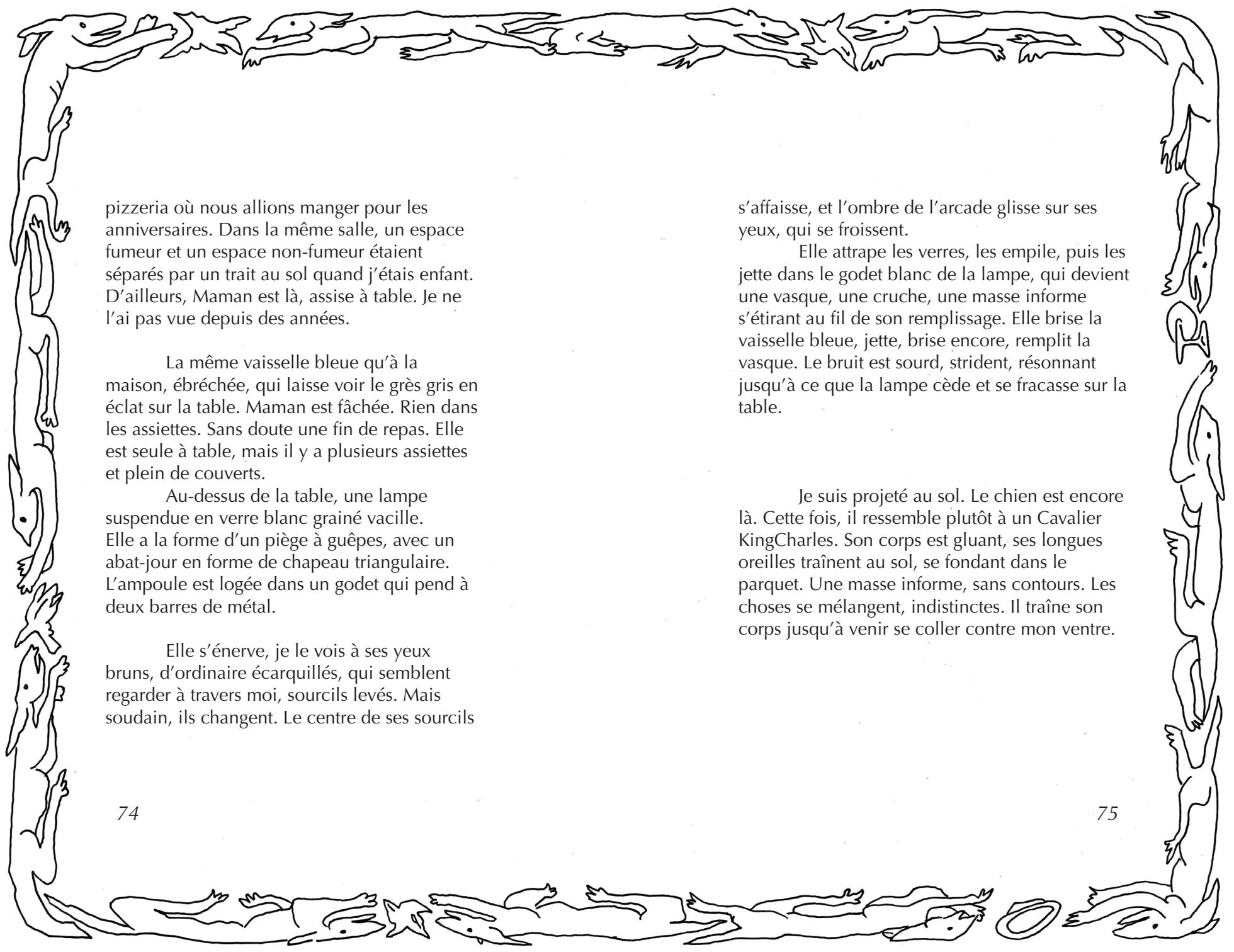
peut-être qu'il le porte encore maintenant. Chez lui, une sorte de faux bow-window occupe le salon : une grande fenêtre centrale encadrée de deux plus petites. Celle du milieu est immense. La fenêtre blanche s'allonge du sol au plafond. Une lumière blanche, épaisse, presque visqueuse se glisse dans la salle sur le plancher, comme une marche, jusqu'au tapis.

Au coin du mur, un tas de vêtements jonche le sol. Il y a dans toute la salle des trucs par terre, mais celui-là ressemble à quelque chose. Je vois... ou peut-être je devine des pattes et une queue. Le tas de vêtements ne cesse de bouger, donc j'ai du mal à le définir. C'est marrant, j'ai l'impression que plus je le regarde, plus il évolue, comme si lui donner de l'attention pouvait le modeler.

Je m'approche de ce tas, puis il monte sur un carton posé là. C'est une sorte de loup ou de chien. Quand j'essaie de voir son visage, il est plat comme celui d'un bouledogue, mais flou. Seule sa tête dépasse du couloir, désormais pointue et plate, affûtée comme un couteau. La bête se lève, seule et sans besoin de se tenir au mur, et se dresse sur ses pattes arrière, se place à la fenêtre, fixe dehors, debout sur le carton.

Elle pisse par la fenêtre blanche. Et puis, elle se recroqueville et fait ses besoins sur le carton. Son museau se froisse et elle plisse les yeux.

La scène se brise. Me voilà maintenant dans une sorte de pizzeria. Tout est saturé. Une épaisse fumée de cigarette emplit la salle, les tables à perte de vue parlent, rient, crient, bougent, ont l'air ivres, mais je ne les vois pas distinctement. Ça ressemble à La Ferme, une



pizzeria où nous allions manger pour les anniversaires. Dans la même salle, un espace fumeur et un espace non-fumeur étaient séparés par un trait au sol quand j'étais enfant. D'ailleurs, Maman est là, assise à table. Je ne l'ai pas vue depuis des années.

La même vaisselle bleue qu'à la maison, ébréchée, qui laisse voir le grès gris en éclat sur la table. Maman est fâchée. Rien dans les assiettes. Sans doute une fin de repas. Elle est seule à table, mais il y a plusieurs assiettes et plein de couverts.

Au-dessus de la table, une lampe suspendue en verre blanc grainé vacille. Elle a la forme d'un piège à guêpes, avec un abat-jour en forme de chapeau triangulaire. L'ampoule est logée dans un godet qui pend à deux barres de métal.

Elle s'énerve, je le vois à ses yeux bruns, d'ordinaire écarquillés, qui semblent regarder à travers moi, sourcils levés. Mais soudain, ils changent. Le centre de ses sourcils

s'affaisse, et l'ombre de l'arcade glisse sur ses yeux, qui se froissent.

Elle attrape les verres, les empile, puis les jette dans le godet blanc de la lampe, qui devient une vasque, une cruche, une masse informe s'étirant au fil de son remplissage. Elle brise la vaisselle bleue, jette, brise encore, remplit la vasque. Le bruit est sourd, strident, résonnant jusqu'à ce que la lampe cède et se fracasse sur la table.

Je suis projeté au sol. Le chien est encore là. Cette fois, il ressemble plutôt à un Cavalier King Charles. Son corps est gluant, ses longues oreilles traînent au sol, se fondant dans le parquet. Une masse informe, sans contours. Les choses se mélangent, indistinctes. Il traîne son corps jusqu'à venir se coller contre mon ventre.

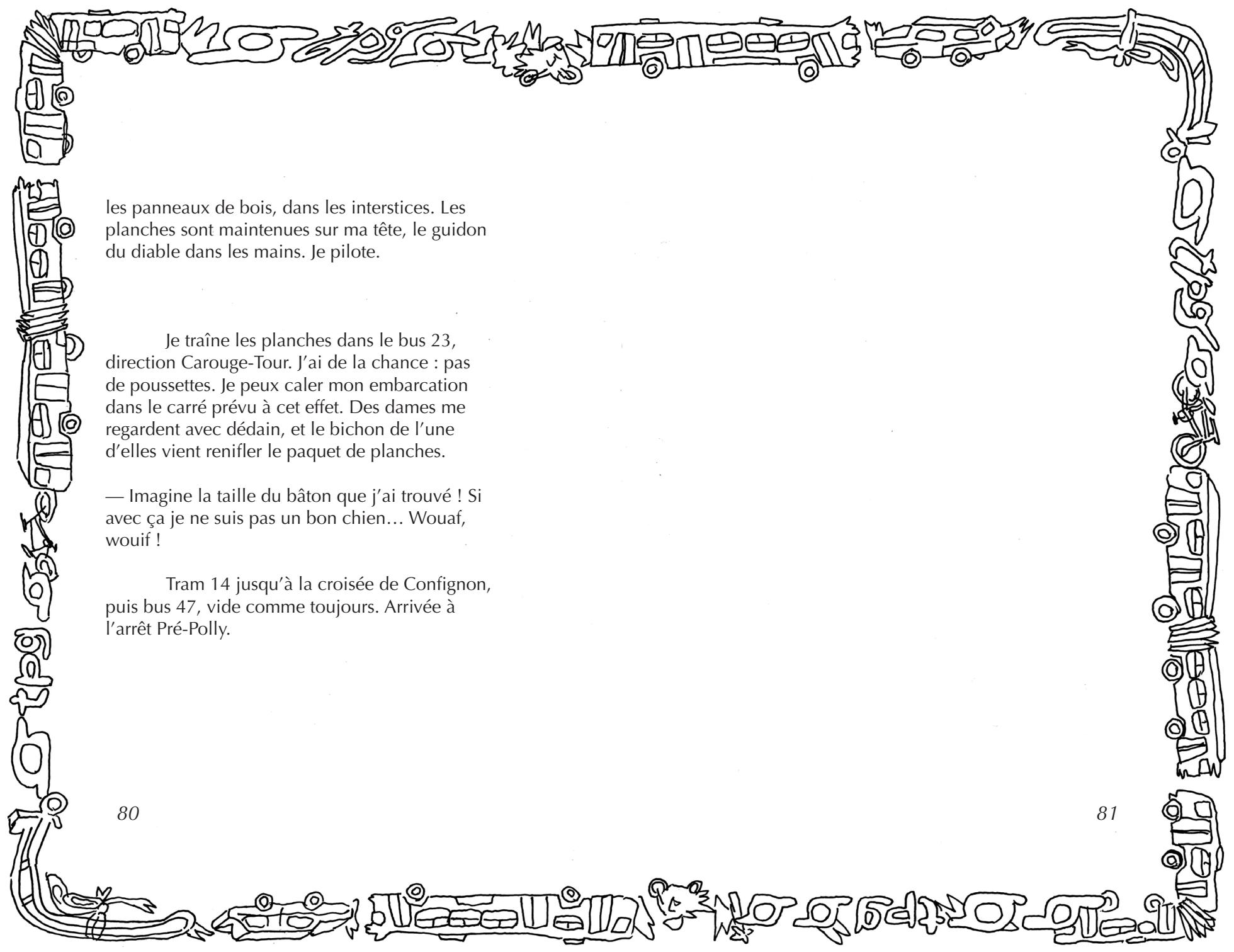




BUS 23 LES OUCHES

Je suis à l'arrêt de bus des Ouches, un diable chargé de longues planches en bois saignées contre moi. C'est du bois clair, de l'épicéa en trois plis, 27 millimètres d'épaisseur. Juste un coup de vernis acrylique et les bords arrondis.

Il pleuvine. De petites gouttes d'eau dégoulinent le long des planches et glissent sur le vernis incolore. Certaines s'infiltrent entre



les panneaux de bois, dans les interstices. Les planches sont maintenues sur ma tête, le guidon du diable dans les mains. Je pilote.

Je traîne les planches dans le bus 23, direction Carouge-Tour. J'ai de la chance : pas de poussettes. Je peux caler mon embarcation dans le carré prévu à cet effet. Des dames me regardent avec dédain, et le bichon de l'une d'elles vient renifler le paquet de planches.

— Imagine la taille du bâton que j'ai trouvé ! Si avec ça je ne suis pas un bon chien... Wouaf, wouif !

Tram 14 jusqu'à la croisée de Confignon, puis bus 47, vide comme toujours. Arrivée à l'arrêt Pré-Polly.

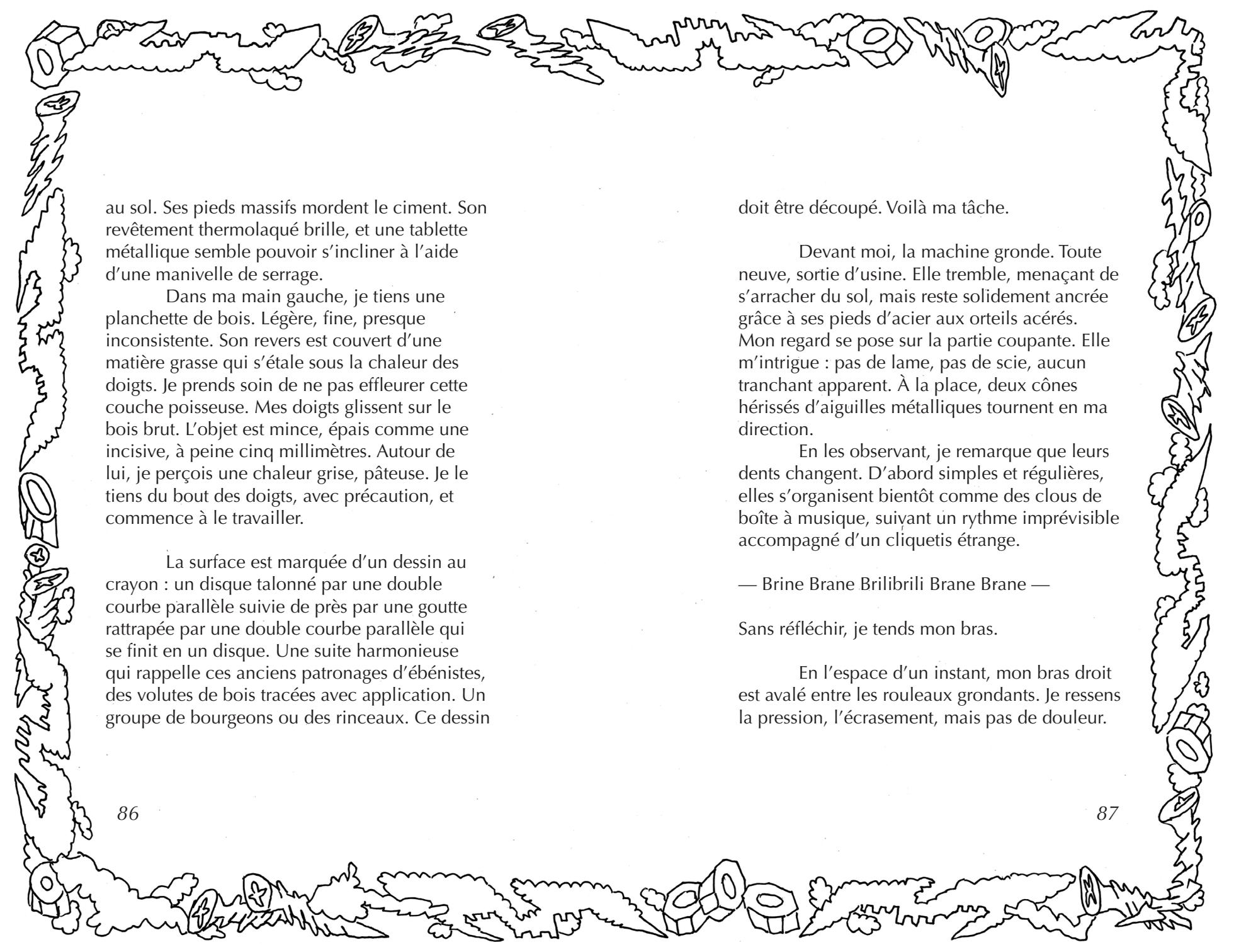




LA MACHINE

L'intérieur est froid. L'air est épais, humide. Une odeur rance d'huile de découpe de métal et d'alcool à brûler flotte dans l'atmosphère. La lumière tombe en plaques du plafond et ricoche sur les surfaces métalliques : tablettes, molettes, leviers.

L'endroit pue la solitude des lieux où rien ne vit, où tout s'use lentement. La limaille de fer jonche le sol, projetant des reflets graisseux. Mais devant moi, une machine trône. Toute neuve, sortie d'usine, rutilante. Une bête d'acier rivée



au sol. Ses pieds massifs mordent le ciment. Son revêtement thermolaqué brille, et une tablette métallique semble pouvoir s'incliner à l'aide d'une manivelle de serrage.

Dans ma main gauche, je tiens une planchette de bois. Légère, fine, presque inconsistente. Son revers est couvert d'une matière grasse qui s'étale sous la chaleur des doigts. Je prends soin de ne pas effleurer cette couche poisseuse. Mes doigts glissent sur le bois brut. L'objet est mince, épais comme une incisive, à peine cinq millimètres. Autour de lui, je perçois une chaleur grise, pâteuse. Je le tiens du bout des doigts, avec précaution, et commence à le travailler.

La surface est marquée d'un dessin au crayon : un disque talonné par une double courbe parallèle suivie de près par une goutte rattrapée par une double courbe parallèle qui se finit en un disque. Une suite harmonieuse qui rappelle ces anciens patronages d'ébénistes, des volutes de bois tracées avec application. Un groupe de bourgeons ou des rinceaux. Ce dessin

doit être découpé. Voilà ma tâche.

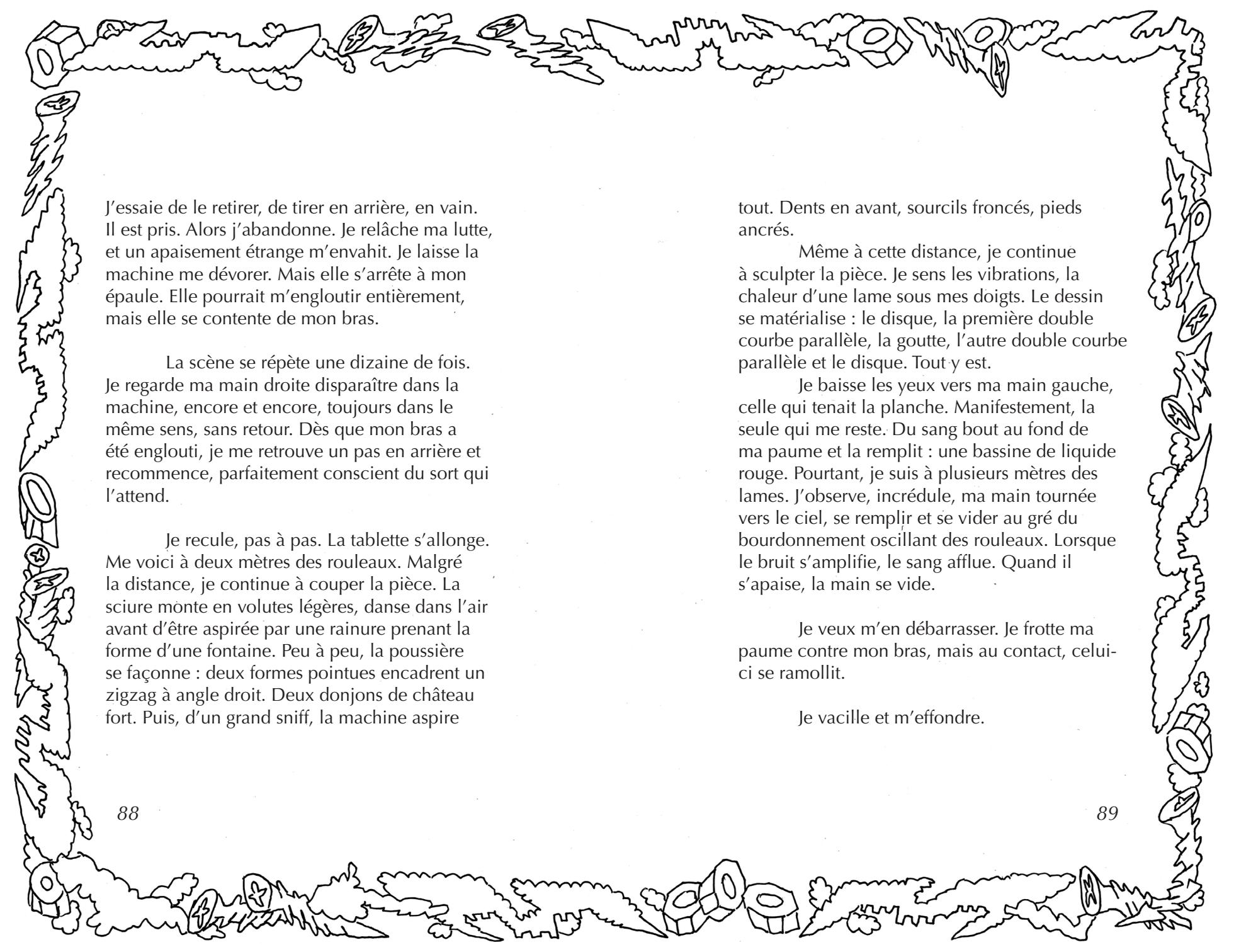
Devant moi, la machine gronde. Toute neuve, sortie d'usine. Elle tremble, menaçant de s'arracher du sol, mais reste solidement ancrée grâce à ses pieds d'acier aux orteils acérés. Mon regard se pose sur la partie coupante. Elle m'intrigue : pas de lame, pas de scie, aucun tranchant apparent. À la place, deux cônes hérissés d'aiguilles métalliques tournent en ma direction.

En les observant, je remarque que leurs dents changent. D'abord simples et régulières, elles s'organisent bientôt comme des clous de boîte à musique, suivant un rythme imprévisible accompagné d'un cliquetis étrange.

— Brine Brane Brilibrili Brane Brane —

Sans réfléchir, je tends mon bras.

En l'espace d'un instant, mon bras droit est avalé entre les rouleaux grondants. Je ressens la pression, l'écrasement, mais pas de douleur.



J'essaie de le retirer, de tirer en arrière, en vain. Il est pris. Alors j'abandonne. Je relâche ma lutte, et un apaisement étrange m'envahit. Je laisse la machine me dévorer. Mais elle s'arrête à mon épaule. Elle pourrait m'engloutir entièrement, mais elle se contente de mon bras.

La scène se répète une dizaine de fois. Je regarde ma main droite disparaître dans la machine, encore et encore, toujours dans le même sens, sans retour. Dès que mon bras a été englouti, je me retrouve un pas en arrière et recommence, parfaitement conscient du sort qui l'attend.

Je recule, pas à pas. La tablette s'allonge. Me voici à deux mètres des rouleaux. Malgré la distance, je continue à couper la pièce. La sciure monte en volutes légères, danse dans l'air avant d'être aspirée par une rainure prenant la forme d'une fontaine. Peu à peu, la poussière se façonne : deux formes pointues encadrent un zigzag à angle droit. Deux donjons de château fort. Puis, d'un grand sniff, la machine aspire

tout. Dents en avant, sourcils froncés, pieds ancrés.

Même à cette distance, je continue à sculpter la pièce. Je sens les vibrations, la chaleur d'une lame sous mes doigts. Le dessin se matérialise : le disque, la première double courbe parallèle, la goutte, l'autre double courbe parallèle et le disque. Tout y est.

Je baisse les yeux vers ma main gauche, celle qui tenait la planche. Manifestement, la seule qui me reste. Du sang bout au fond de ma paume et la remplit : une bassine de liquide rouge. Pourtant, je suis à plusieurs mètres des lames. J'observe, incrédule, ma main tournée vers le ciel, se remplir et se vider au gré du bourdonnement oscillant des rouleaux. Lorsque le bruit s'amplifie, le sang afflue. Quand il s'apaise, la main se vide.

Je veux m'en débarrasser. Je frotte ma paume contre mon bras, mais au contact, celui-ci se ramollit.

Je vacille et m'effondre.

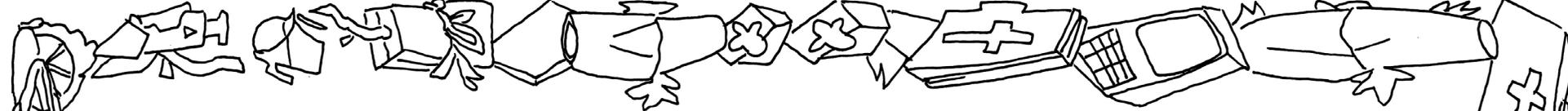




VELO, FIAQUE DE PORCELAINE

Robin me suit. Il était à l'atelier aujourd'hui, comme souvent ces derniers temps. Il me filme, et moi, je fais comme si je travaillais sur mes pièces. C'est pour un reportage. Aujourd'hui, on démoule l'une des lampes en porcelaine que j'ai coulée hier dans le moule en plâtre.

Heureusement qu'il n'était pas là hier, car le moule a fui. Arrivé au bout du bidon et demi de porcelaine liquide que j'avais versé dans le moule, un appel d'air s'est formé en haut,



provoquant une fuite entre les deux coques. J'essaie de contenir l'écoulement avec une carafe et, pas très fier, j'appelle à l'aide. Julie arrive et m'aide à boucher le trou pendant que je reemplis le moule par le dessus, pour éviter les inégalités d'épaisseur et préserver le tirage.

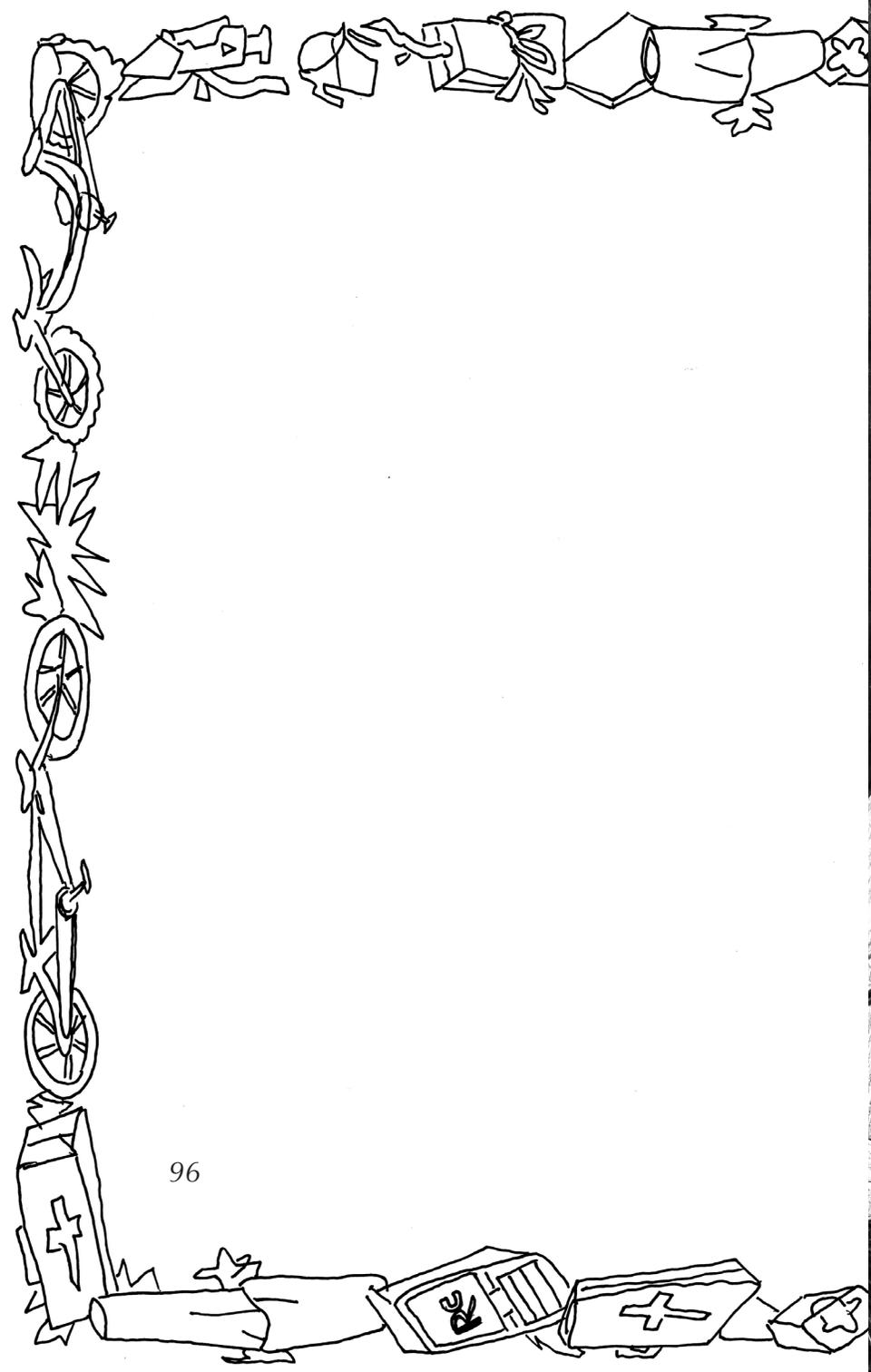
Laurent et Fabien débarquent à leur tour pour prendre part à l'aventure. Quatre paires de mains couvertes de porcelaine plus tard, et après avoir écopé la flaque au sol pour la remettre dans le bidon, le moule est enfin plein.

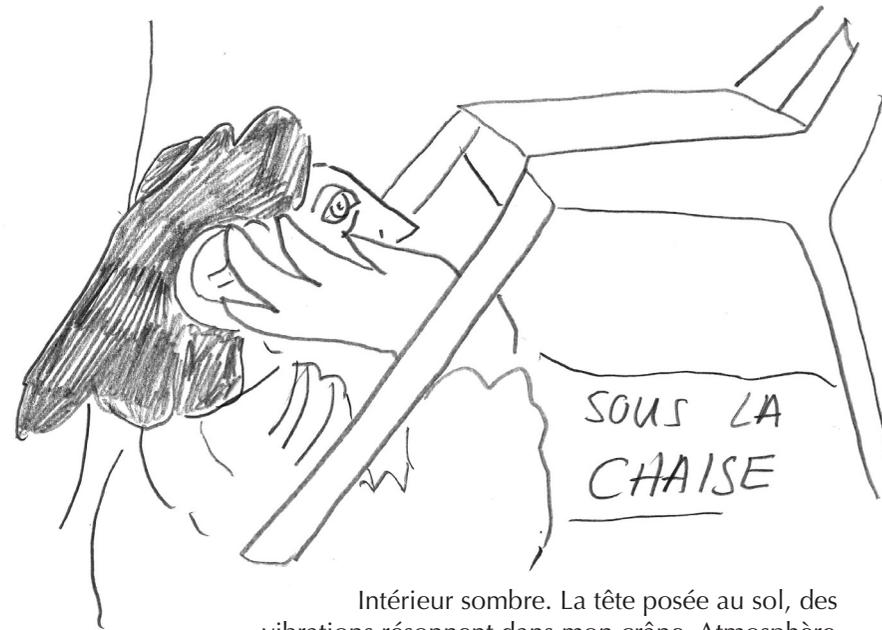
Quarante-quatre minutes après, je tire le bouchon du moule. L'excédent s'écoule dans un bidon bleu placé dessous. Quarante-quatre minutes, c'est précisément le temps qu'il faut pour que le plâtre absorbe l'humidité et forme une couche de cinq à huit millimètres de porcelaine solide. Tout le reste est encore liquide et servira pour une autre pièce. Ça fonctionne comme pour les lapins en chocolat.

Robin m'a prêté une caméra GoPro. Pour bien faire, le premier jour, je l'accroche au guidon de mon vélo pour filmer le trajet entre l'atelier et le travail. Résultat : accrochage, au moins j'ai de belles images. Une dame sur un vélo électrique, un quarante-cinq, me dépasse juste au moment où je tourne à gauche pour rejoindre la Ferme de la Chapelle. – Oui, moi ça va bien, et vous ? – Vous savez, je travaille à l'hôpital, j'ai vu tellement de gens se tuer à vélo... – Je travaille dans la maison grise, juste là. C'est donc vrai ce qu'on dit : les accidents arrivent toujours à côté de chez soi.

– Moi aussi, longue journée de travail, finir comme ça... J'ai eu très peur.

– Blihblah, numéro de téléphone, blahblih, n'hésitez pas à me joindre si vous avez un souci avec votre vélo, blah, bonne chance au travail, blih, bonne rentrée à vélo.



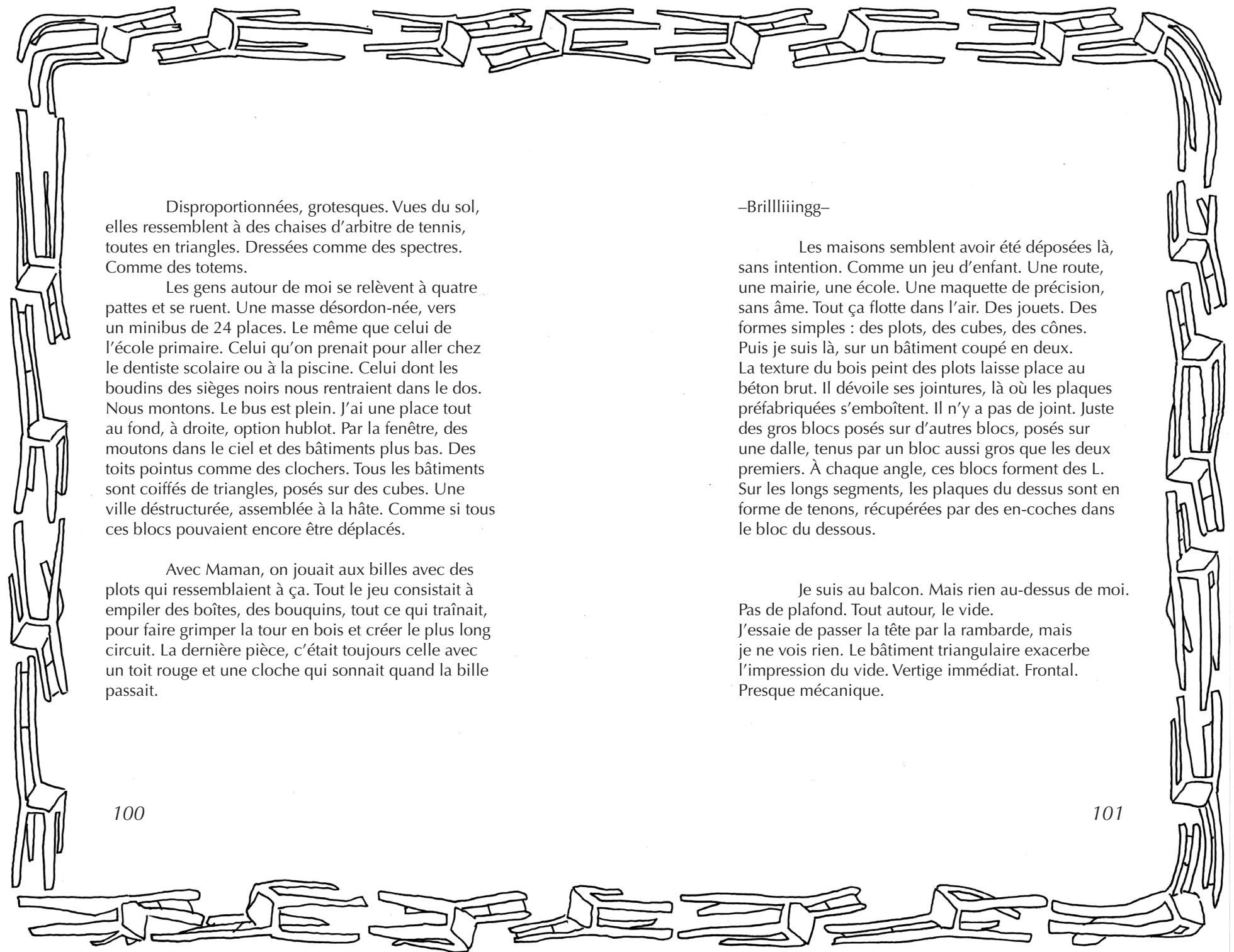


SOUS LA
CHAISE

Intérieur sombre. La tête posée au sol, des vibrations résonnent dans mon crâne. Atmosphère humide.

-Vraaelaa eh poupoum vraelaa poupoum eh vrah.

Le bruit de pas précipités se mêle à des cris étouffés. Une panique indistincte. Je suis allongé sur le sol d'une salle de spectacle. Puis, la panique se précise. Je crois ne pas être le seul à terre. Je sens le parquet contre mon torse, les planches sur mes cuisses. Elles me pincent. D'ici, je vois les grandes chaises de théâtre.



Disproportionnées, grotesques. Vues du sol, elles ressemblent à des chaises d'arbitre de tennis, toutes en triangles. Dressées comme des spectres. Comme des totems.

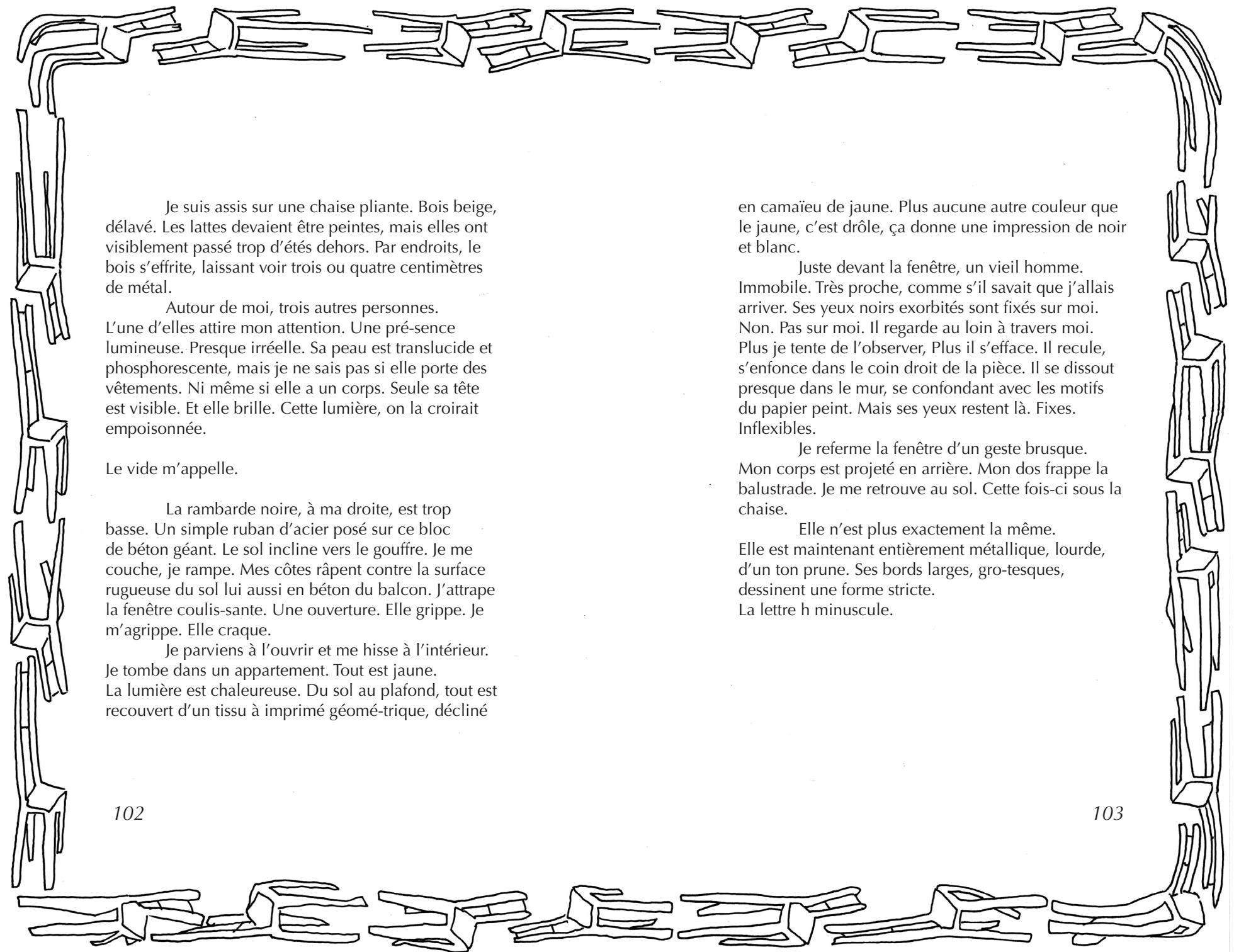
Les gens autour de moi se relèvent à quatre pattes et se ruent. Une masse désordonnée, vers un minibus de 24 places. Le même que celui de l'école primaire. Celui qu'on prenait pour aller chez le dentiste scolaire ou à la piscine. Celui dont les boudins des sièges noirs nous rentraient dans le dos. Nous montons. Le bus est plein. J'ai une place tout au fond, à droite, option hublot. Par la fenêtre, des moutons dans le ciel et des bâtiments plus bas. Des toits pointus comme des clochers. Tous les bâtiments sont coiffés de triangles, posés sur des cubes. Une ville déstructurée, assemblée à la hâte. Comme si tous ces blocs pouvaient encore être déplacés.

Avec Maman, on jouait aux billes avec des plots qui ressemblaient à ça. Tout le jeu consistait à empiler des boîtes, des bouquins, tout ce qui traînait, pour faire grimper la tour en bois et créer le plus long circuit. La dernière pièce, c'était toujours celle avec un toit rouge et une cloche qui sonnait quand la bille passait.

–Brillliingg–

Les maisons semblent avoir été déposées là, sans intention. Comme un jeu d'enfant. Une route, une mairie, une école. Une maquette de précision, sans âme. Tout ça flotte dans l'air. Des jouets. Des formes simples : des plots, des cubes, des cônes. Puis je suis là, sur un bâtiment coupé en deux. La texture du bois peint des plots laisse place au béton brut. Il dévoile ses jointures, là où les plaques préfabriquées s'emboîtent. Il n'y a pas de joint. Juste des gros blocs posés sur d'autres blocs, posés sur une dalle, tenus par un bloc aussi gros que les deux premiers. À chaque angle, ces blocs forment des L. Sur les longs segments, les plaques du dessus sont en forme de tenons, récupérées par des en-coches dans le bloc du dessous.

Je suis au balcon. Mais rien au-dessus de moi. Pas de plafond. Tout autour, le vide. J'essaie de passer la tête par la rambarde, mais je ne vois rien. Le bâtiment triangulaire exacerbe l'impression du vide. Vertige immédiat. Frontal. Presque mécanique.



Je suis assis sur une chaise pliante. Bois beige, délavé. Les lattes devaient être peintes, mais elles ont visiblement passé trop d'étés dehors. Par endroits, le bois s'effrite, laissant voir trois ou quatre centimètres de métal.

Autour de moi, trois autres personnes. L'une d'elles attire mon attention. Une pré-sence lumineuse. Presque irréelle. Sa peau est translucide et phosphorescente, mais je ne sais pas si elle porte des vêtements. Ni même si elle a un corps. Seule sa tête est visible. Et elle brille. Cette lumière, on la croirait empoisonnée.

Le vide m'appelle.

La rambarde noire, à ma droite, est trop basse. Un simple ruban d'acier posé sur ce bloc de béton géant. Le sol incline vers le gouffre. Je me couche, je rampe. Mes côtes râpent contre la surface rugueuse du sol lui aussi en béton du balcon. J'attrape la fenêtre coulis-sante. Une ouverture. Elle grippe. Je m'agrippe. Elle craque.

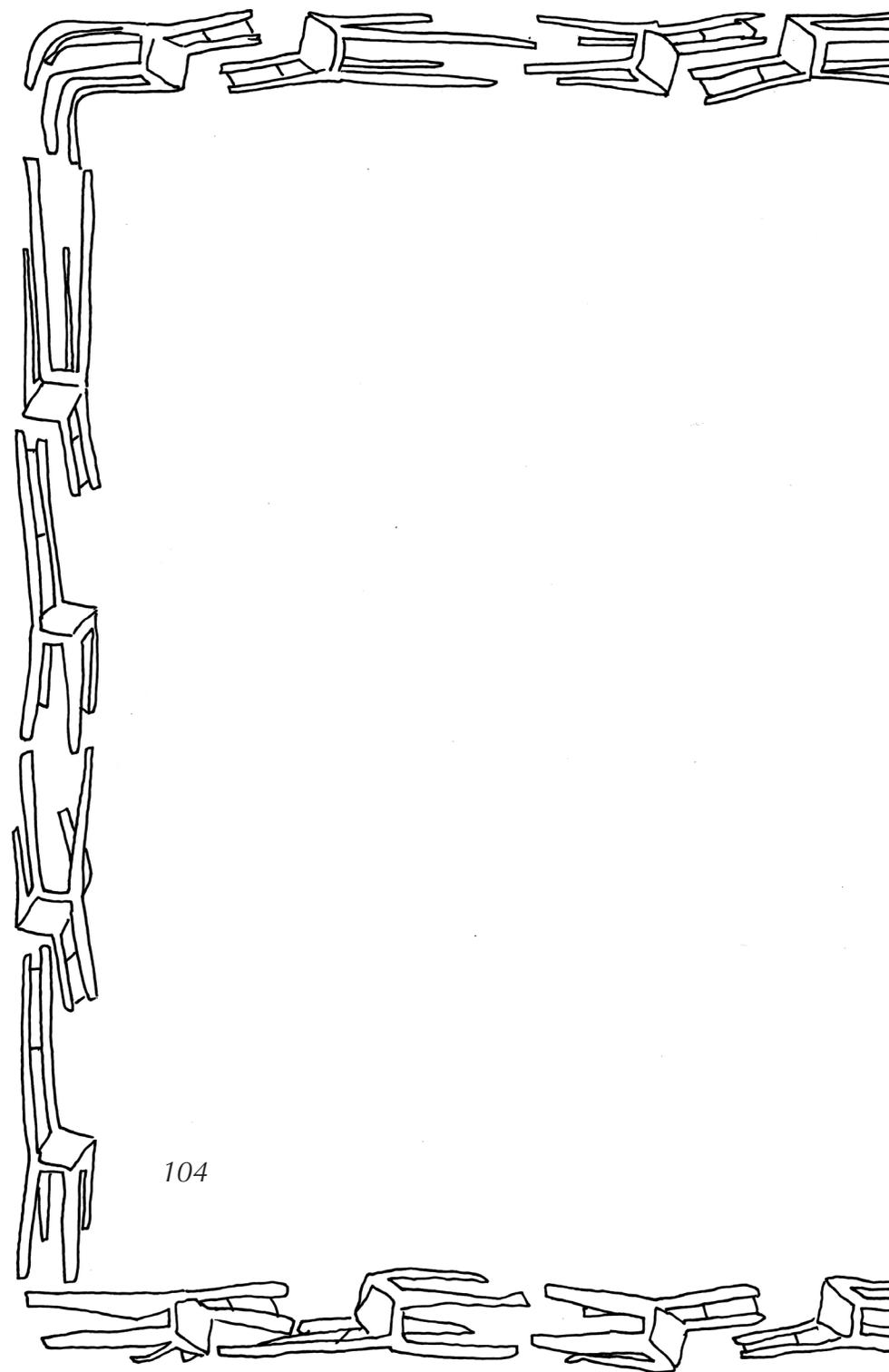
Je parviens à l'ouvrir et me hisse à l'intérieur. Je tombe dans un appartement. Tout est jaune. La lumière est chaleureuse. Du sol au plafond, tout est recouvert d'un tissu à imprimé géométrique, décliné

en camaïeu de jaune. Plus aucune autre couleur que le jaune, c'est drôle, ça donne une impression de noir et blanc.

Juste devant la fenêtre, un vieil homme. Immobile. Très proche, comme s'il savait que j'allais arriver. Ses yeux noirs exorbités sont fixés sur moi. Non. Pas sur moi. Il regarde au loin à travers moi. Plus je tente de l'observer, Plus il s'efface. Il recule, s'enfonce dans le coin droit de la pièce. Il se dissout presque dans le mur, se confondant avec les motifs du papier peint. Mais ses yeux restent là. Fixes. Inflexibles.

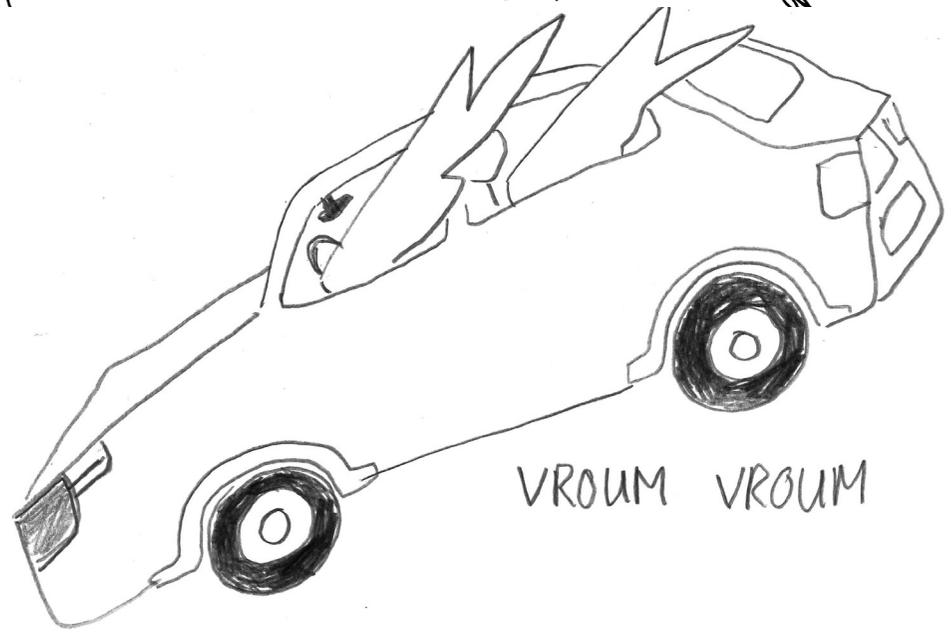
Je referme la fenêtre d'un geste brusque. Mon corps est projeté en arrière. Mon dos frappe la balustrade. Je me retrouve au sol. Cette fois-ci sous la chaise.

Elle n'est plus exactement la même. Elle est maintenant entièrement métallique, lourde, d'un ton prune. Ses bords larges, gro-tesques, dessinent une forme stricte. La lettre h minuscule.



104

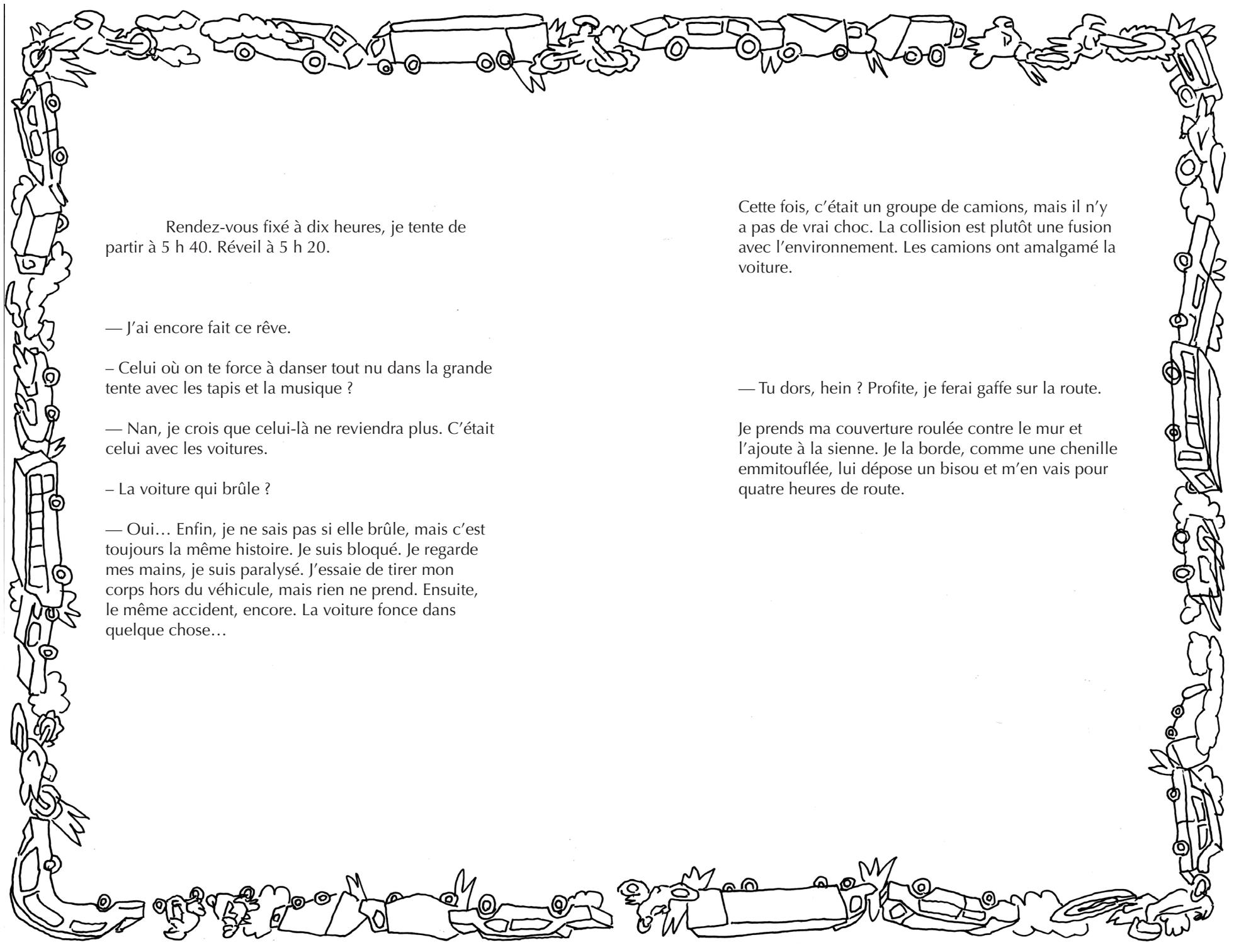




VROUM VROUM

Aujourd'hui, c'est le montage de Jungkunst à Winterthur.

J'ai pris soin de charger la camionnette que j'ai empruntée. À l'intérieur, dix-neuf peintures d'un mètre sur un mètre quarante, assemblées, forment une maisonnette de trois mètres soixante. La cabine est tellement pleine que j'ai dû avancer le siège conducteur, et hier soir, pour rentrer de l'atelier, j'avais les genoux dans le volant. Pas besoin de sangler quoi que ce soit : entre les cartons, le papier bulle et les tableaux, tout tient tout seul.



Rendez-vous fixé à dix heures, je tente de partir à 5 h 40. Réveil à 5 h 20.

— J'ai encore fait ce rêve.

– Celui où on te force à danser tout nu dans la grande tente avec les tapis et la musique ?

— Nan, je crois que celui-là ne reviendra plus. C'était celui avec les voitures.

– La voiture qui brûle ?

— Oui... Enfin, je ne sais pas si elle brûle, mais c'est toujours la même histoire. Je suis bloqué. Je regarde mes mains, je suis paralysé. J'essaie de tirer mon corps hors du véhicule, mais rien ne prend. Ensuite, le même accident, encore. La voiture fonce dans quelque chose...

Cette fois, c'était un groupe de camions, mais il n'y a pas de vrai choc. La collision est plutôt une fusion avec l'environnement. Les camions ont amalgamé la voiture.

— Tu dors, hein ? Profite, je ferai gaffe sur la route.

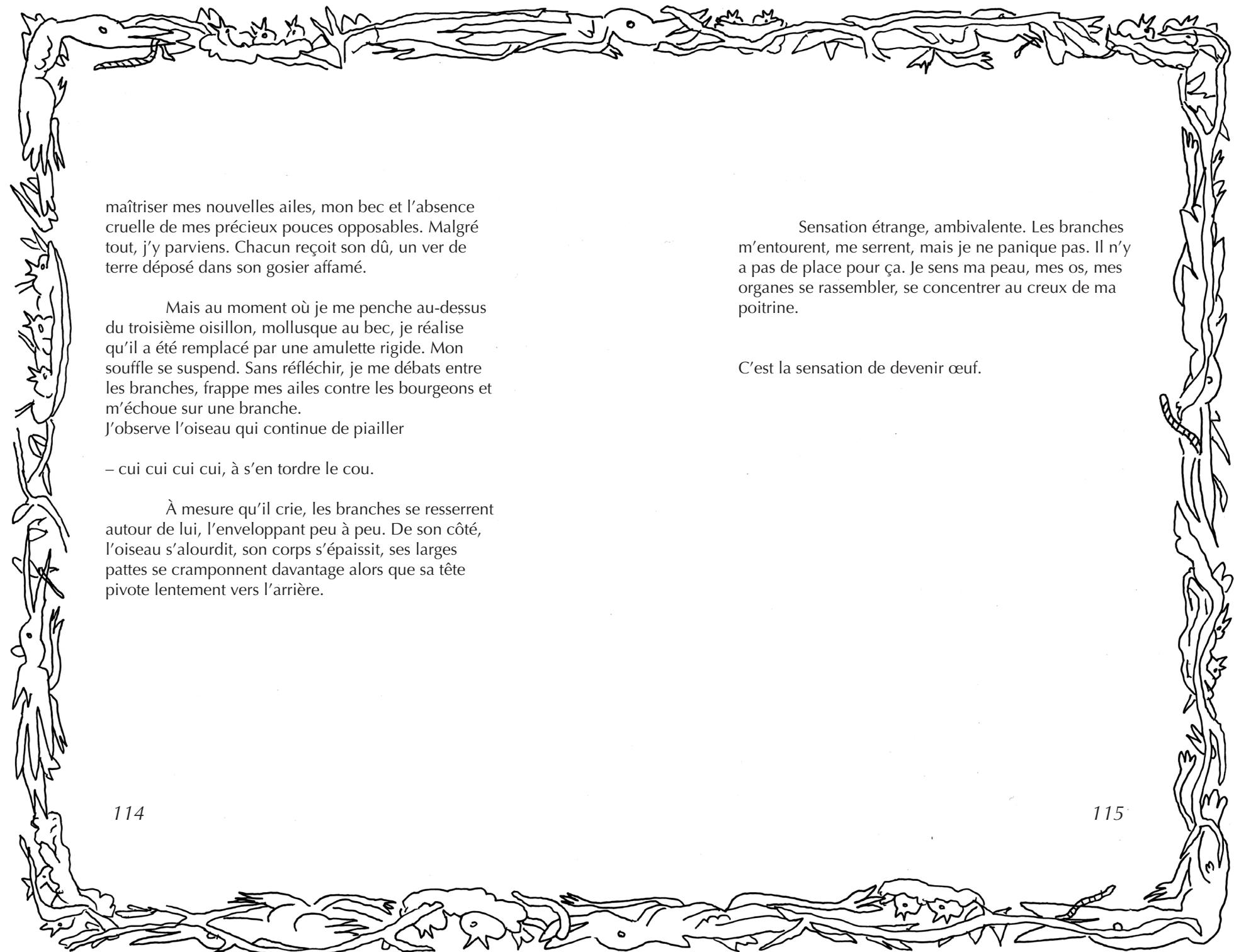
Je prends ma couverture roulée contre le mur et l'ajoute à la sienne. Je la borde, comme une chenille emmitouflée, lui dépose un bisou et m'en vais pour quatre heures de route.





Au centre d'un branchage emmêlé dans lequel mes yeux se perdent, mon regard est attiré par un mouvement. J'essaie de zoomer mentalement, de me concentrer uniquement sur cet élément jusqu'à l'isoler. Un oiseau est assis et chante – cui cui cui. Je le fixe et commence à voir à travers ses yeux.

L'oiseau s'élançait vers le haut à grands battements. Je vois un nid en contre-plongée et tente de m'y déposer. À l'intérieur, trois oisillons, becs grands ouverts, quémangent un ver de terre. J'apprends à



maîtriser mes nouvelles ailes, mon bec et l'absence cruelle de mes précieux pouces opposables. Malgré tout, j'y parviens. Chacun reçoit son dû, un ver de terre déposé dans son gosier affamé.

Mais au moment où je me penche au-dessus du troisième oisillon, mollusque au bec, je réalise qu'il a été remplacé par une amulette rigide. Mon souffle se suspend. Sans réfléchir, je me débats entre les branches, frappe mes ailes contre les bourgeons et m'échoue sur une branche.

J'observe l'oiseau qui continue de piailler

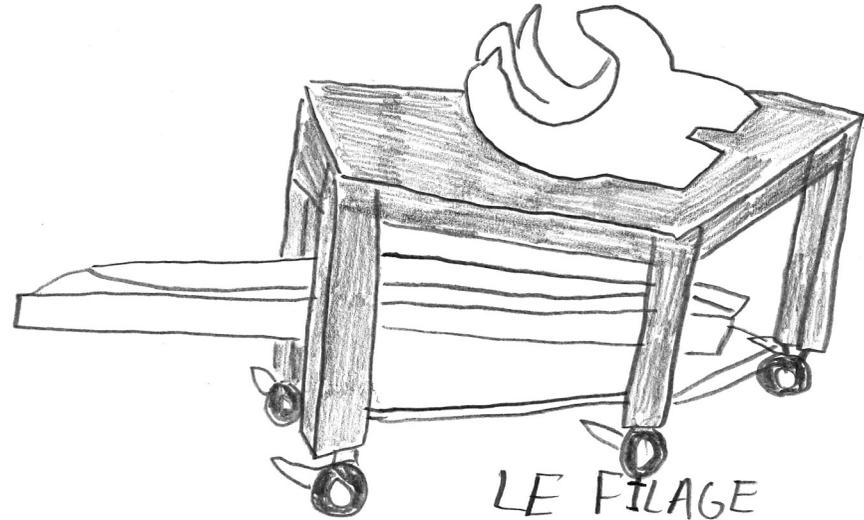
– cui cui cui, à s'en tordre le cou.

À mesure qu'il crie, les branches se resserrent autour de lui, l'enveloppant peu à peu. De son côté, l'oiseau s'alourdit, son corps s'épaissit, ses larges pattes se cramponnent davantage alors que sa tête pivote lentement vers l'arrière.

Sensation étrange, ambivalente. Les branches m'entourent, me serrent, mais je ne panique pas. Il n'y a pas de place pour ça. Je sens ma peau, mes os, mes organes se rassembler, se concentrer au creux de ma poitrine.

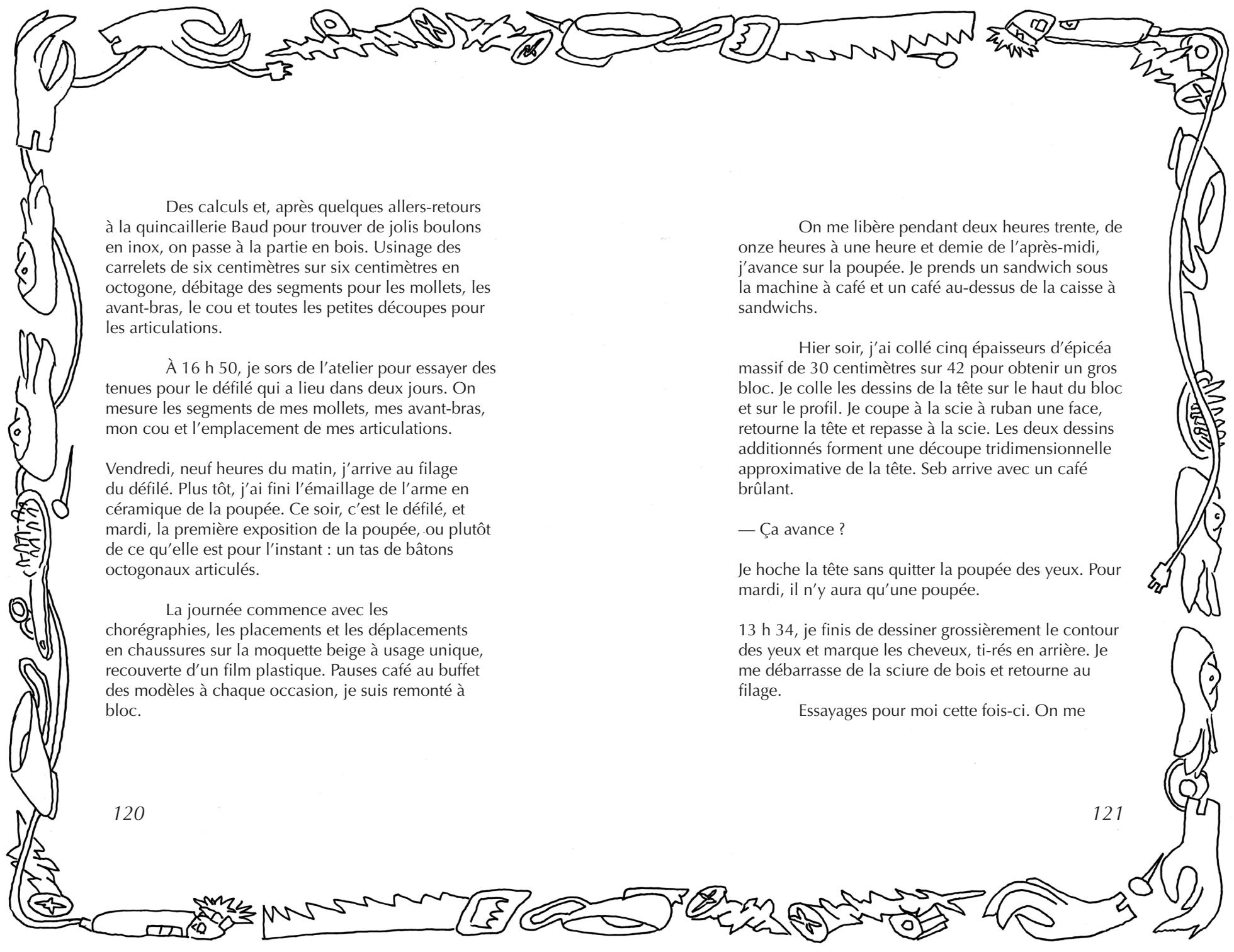
C'est la sensation de devenir œuf.





LE FILAGE

Depuis vendredi, on travaille sur la première poupée. Avec Alex du bois et Seb, on conçoit des articulations en bois, j'ajuste et on teste. C'est simple : un écrou récupéré par une douille à visser avec un filetage métrique en M6 à l'intérieur permet la rotation-pivot. Ensuite, un tenon arrondi se fixe dans la mortaise avec un boulon à frapper de charpente qui peut être serré ou desserré à l'aide d'un écrou papillon. Cette deuxième partie réplique le mouvement de charnière qui, additionné au pivot, offre une mobilité quasiment illimitée.



Des calculs et, après quelques allers-retours à la quincaillerie Baud pour trouver de jolis boulons en inox, on passe à la partie en bois. Usinage des carrelets de six centimètres sur six centimètres en octogone, débitage des segments pour les mollets, les avant-bras, le cou et toutes les petites découpes pour les articulations.

À 16 h 50, je sors de l'atelier pour essayer des tenues pour le défilé qui a lieu dans deux jours. On mesure les segments de mes mollets, mes avant-bras, mon cou et l'emplacement de mes articulations.

Vendredi, neuf heures du matin, j'arrive au filage du défilé. Plus tôt, j'ai fini l'émaillage de l'arme en céramique de la poupée. Ce soir, c'est le défilé, et mardi, la première exposition de la poupée, ou plutôt de ce qu'elle est pour l'instant : un tas de bâtons octogonaux articulés.

La journée commence avec les chorégraphies, les placements et les déplacements en chaussures sur la moquette beige à usage unique, recouverte d'un film plastique. Pauses café au buffet des modèles à chaque occasion, je suis remonté à bloc.

120

On me libère pendant deux heures trente, de onze heures à une heure et demie de l'après-midi, j'avance sur la poupée. Je prends un sandwich sous la machine à café et un café au-dessus de la caisse à sandwiches.

Hier soir, j'ai collé cinq épaisseurs d'épicéa massif de 30 centimètres sur 42 pour obtenir un gros bloc. Je colle les dessins de la tête sur le haut du bloc et sur le profil. Je coupe à la scie à ruban une face, retourne la tête et repasse à la scie. Les deux dessins additionnés forment une découpe tridimensionnelle approximative de la tête. Seb arrive avec un café brûlant.

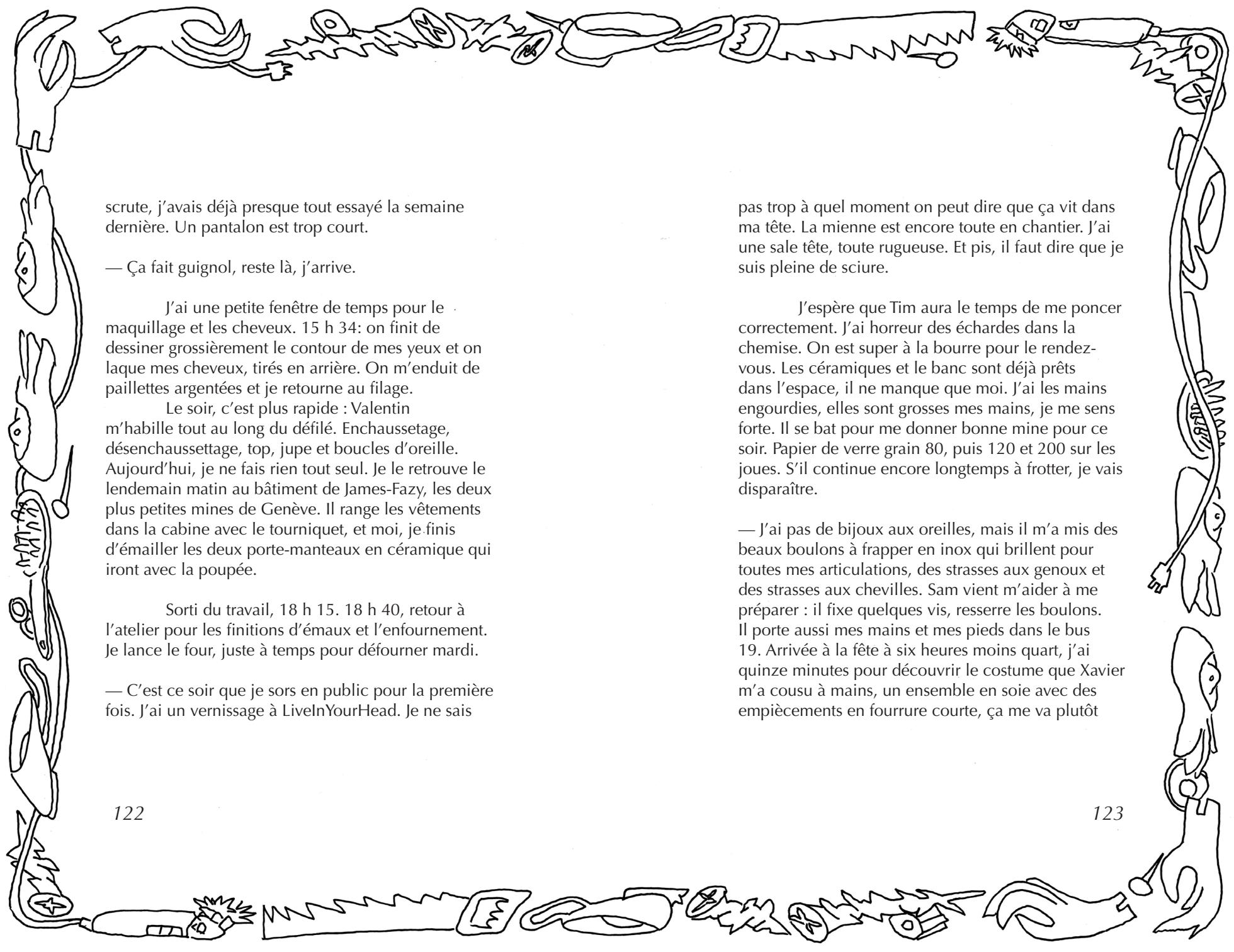
— Ça avance ?

Je hoche la tête sans quitter la poupée des yeux. Pour mardi, il n'y aura qu'une poupée.

13 h 34, je finis de dessiner grossièrement le contour des yeux et marque les cheveux, ti-rés en arrière. Je me débarrasse de la sciure de bois et retourne au filage.

Essayages pour moi cette fois-ci. On me

121



scrute, j'avais déjà presque tout essayé la semaine dernière. Un pantalon est trop court.

— Ça fait guignol, reste là, j'arrive.

J'ai une petite fenêtre de temps pour le maquillage et les cheveux. 15 h 34: on finit de dessiner grossièrement le contour de mes yeux et on laque mes cheveux, tirés en arrière. On m'enduit de paillettes argentées et je retourne au filage.

Le soir, c'est plus rapide : Valentin m'habille tout au long du défilé. Enchaussetage, déshaussetage, top, jupe et boucles d'oreille. Aujourd'hui, je ne fais rien tout seul. Je le retrouve le lendemain matin au bâtiment de James-Fazy, les deux plus petites mines de Genève. Il range les vêtements dans la cabine avec le tourniquet, et moi, je finis d'émailler les deux porte-manteaux en céramique qui iront avec la poupée.

Sorti du travail, 18 h 15. 18 h 40, retour à l'atelier pour les finitions d'émaux et l'enfournement. Je lance le four, juste à temps pour défourner mardi.

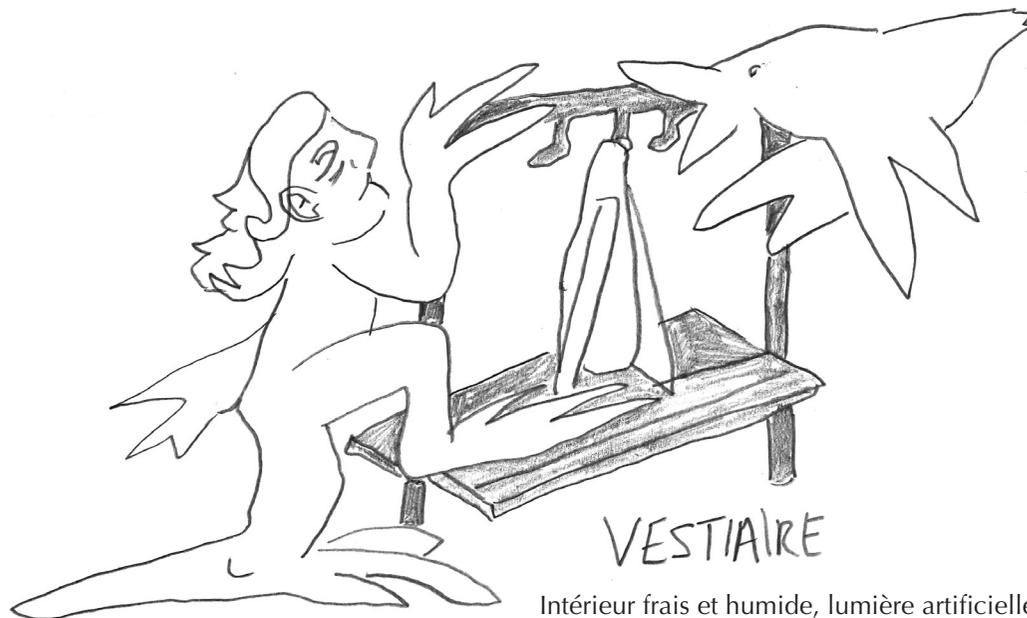
— C'est ce soir que je sors en public pour la première fois. J'ai un vernissage à LiveInYourHead. Je ne sais

pas trop à quel moment on peut dire que ça vit dans ma tête. La mienne est encore toute en chantier. J'ai une sale tête, toute rugueuse. Et pis, il faut dire que je suis pleine de sciure.

J'espère que Tim aura le temps de me poncer correctement. J'ai horreur des échardes dans la chemise. On est super à la bourre pour le rendez-vous. Les céramiques et le banc sont déjà prêts dans l'espace, il ne manque que moi. J'ai les mains engourdis, elles sont grosses mes mains, je me sens forte. Il se bat pour me donner bonne mine pour ce soir. Papier de verre grain 80, puis 120 et 200 sur les joues. S'il continue encore longtemps à frotter, je vais disparaître.

— J'ai pas de bijoux aux oreilles, mais il m'a mis des beaux boulons à frapper en inox qui brillent pour toutes mes articulations, des strasses aux genoux et des strasses aux chevilles. Sam vient m'aider à me préparer : il fixe quelques vis, resserre les boulons. Il porte aussi mes mains et mes pieds dans le bus 19. Arrivée à la fête à six heures moins quart, j'ai quinze minutes pour découvrir le costume que Xavier m'a cousu à mains, un ensemble en soie avec des empiècements en fourrure courte, ça me va plutôt

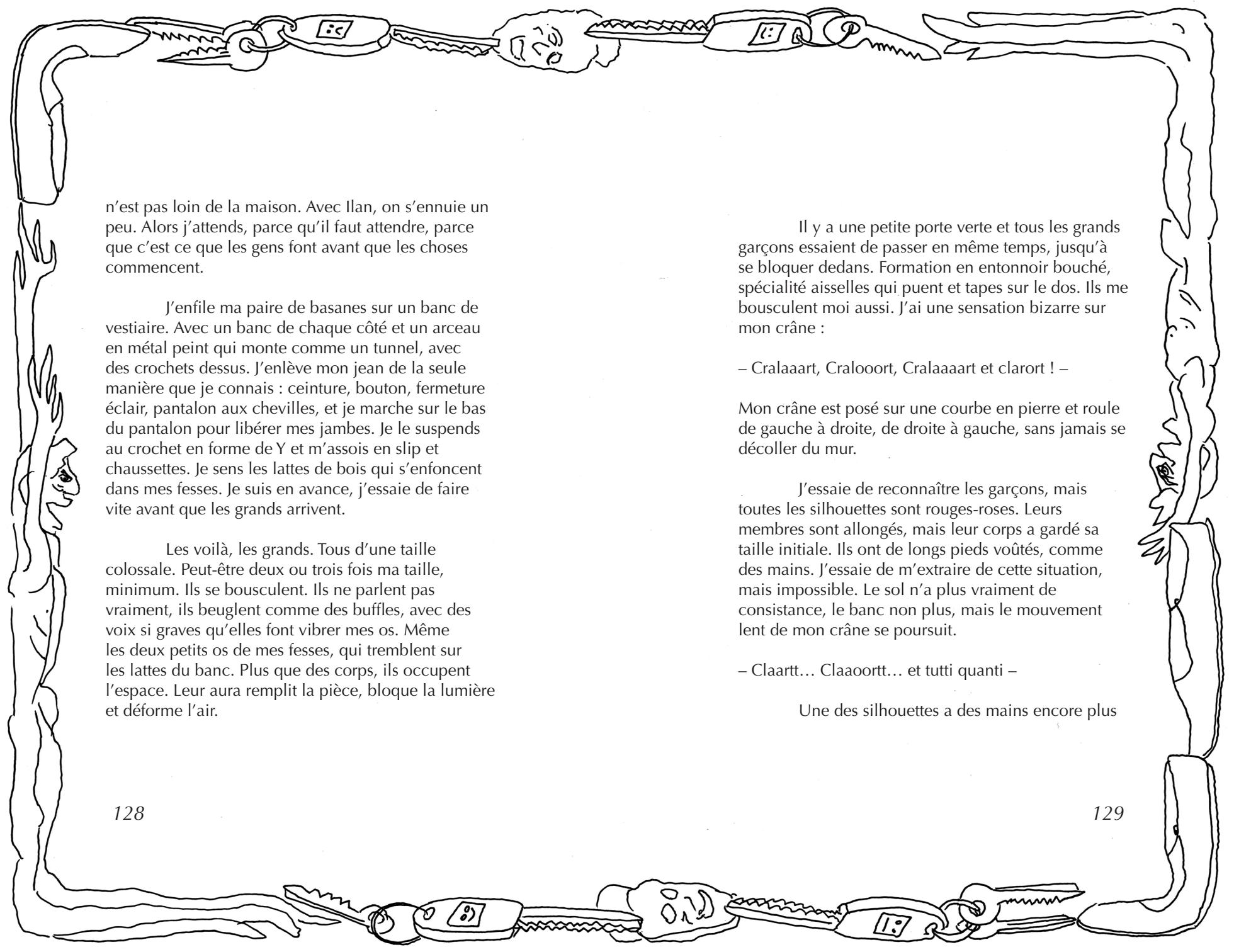




VESTIAIRE

Intérieur frais et humide, lumière artificielle jaunâtre. Le sol est couvert de petites catelles poudreuses sous mes pieds nus.

Je suis assis sur le banc du vestiaire de l'école primaire de Conflans. J'attends que le cours de cirque commence. Pas que j'adore ça, mais mes sœurs y vont, et c'est plus simple pour tout le monde. J'aime bien nager, mais c'est compliqué d'amener quatre enfants à quatre endroits différents. Et puis, Léa peut garder un œil sur moi pour prendre le bus, ce



n'est pas loin de la maison. Avec Ilan, on s'ennuie un peu. Alors j'attends, parce qu'il faut attendre, parce que c'est ce que les gens font avant que les choses commencent.

J'enfile ma paire de basanes sur un banc de vestiaire. Avec un banc de chaque côté et un arceau en métal peint qui monte comme un tunnel, avec des crochets dessus. J'enlève mon jean de la seule manière que je connais : ceinture, bouton, fermeture éclair, pantalon aux chevilles, et je marche sur le bas du pantalon pour libérer mes jambes. Je le suspends au crochet en forme de Y et m'assois en slip et chaussettes. Je sens les lattes de bois qui s'enfoncent dans mes fesses. Je suis en avance, j'essaie de faire vite avant que les grands arrivent.

Les voilà, les grands. Tous d'une taille colossale. Peut-être deux ou trois fois ma taille, minimum. Ils se bousculent. Ils ne parlent pas vraiment, ils beuglent comme des buffles, avec des voix si graves qu'elles font vibrer mes os. Même les deux petits os de mes fesses, qui tremblent sur les lattes du banc. Plus que des corps, ils occupent l'espace. Leur aura remplit la pièce, bloque la lumière et déforme l'air.

Il y a une petite porte verte et tous les grands garçons essaient de passer en même temps, jusqu'à se bloquer dedans. Formation en entonnoir bouché, spécialité aisselles qui puent et tapes sur le dos. Ils me bousculent moi aussi. J'ai une sensation bizarre sur mon crâne :

– Cralaaart, Cralooort, Cralaaaart et clarort ! –

Mon crâne est posé sur une courbe en pierre et roule de gauche à droite, de droite à gauche, sans jamais se décoller du mur.

J'essaie de reconnaître les garçons, mais toutes les silhouettes sont rouges-roses. Leurs membres sont allongés, mais leur corps a gardé sa taille initiale. Ils ont de longs pieds voûtés, comme des mains. J'essaie de m'extraire de cette situation, mais impossible. Le sol n'a plus vraiment de consistance, le banc non plus, mais le mouvement lent de mon crâne se poursuit.

– Claartt... Claaortt... et tutti quanti –

Une des silhouettes a des mains encore plus



crochues, des pieds encore plus voûtés. Elle saute de rambardes en bancs, puis de bancs en rambardes. Ses bras se transforment en ailes, ses pieds en pattes. Une autre silhouette rose lui fait face.

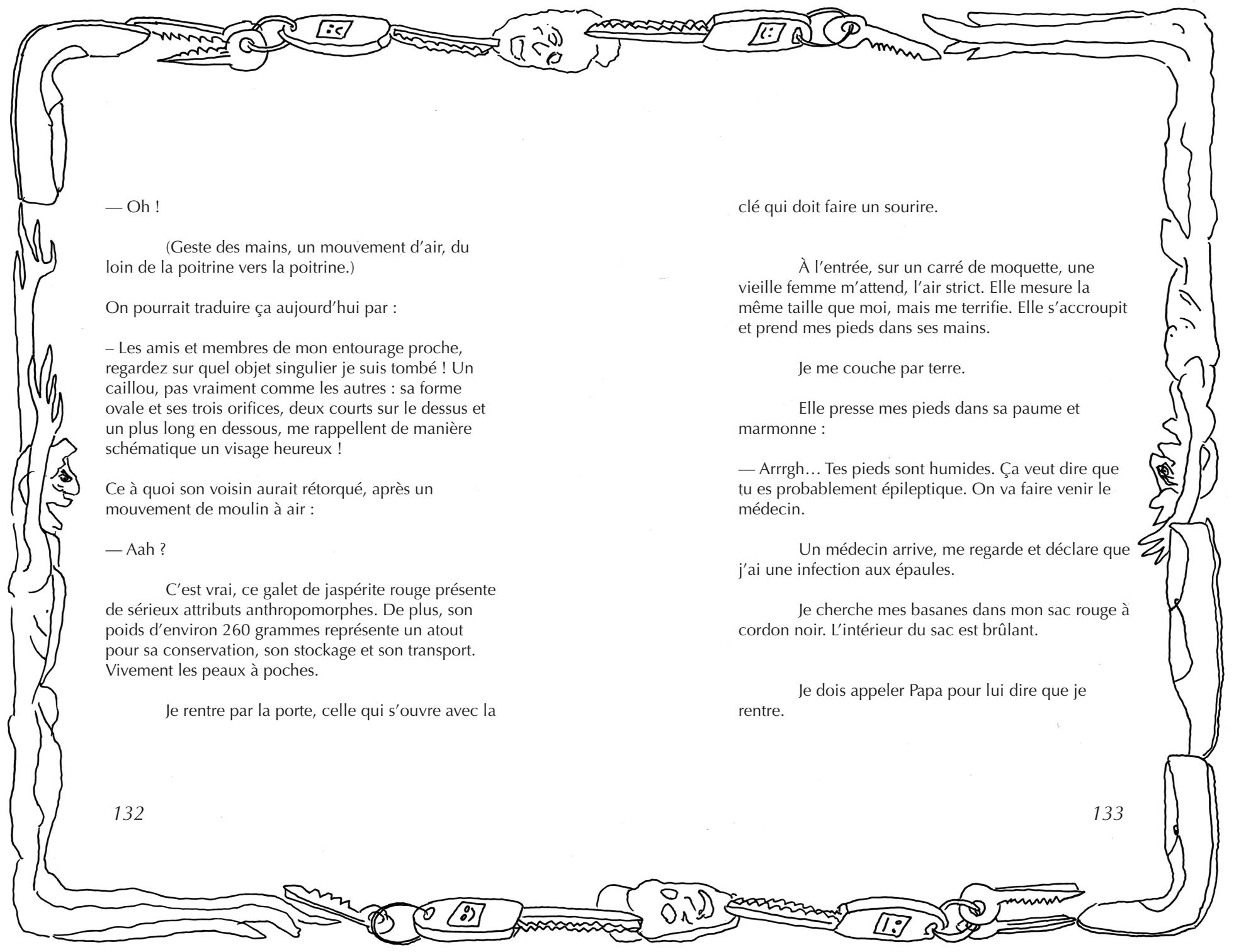
Je suis projeté dehors. Je regarde par la fenêtre et vois la scène.

Dehors, des rochers en losange sont placés à trois ou quatre mètres les uns des autres. Un petit chemin serpente entre eux jusqu'à la salle de gym. À l'intérieur, les silhouettes rouges-roses sont rejointes par d'autres, bleues. Elles bougent toutes ensemble. L'une marche ? Toutes marchent. L'une se gratte ? Toutes se grattent. L'une se baisse ? Toutes se baissent. Un ordre invisible les lie. Des golems de magnésie.

Je suis projeté dans le replat d'une pente qui mène à l'entrée. Les silhouettes sont tout aussi nombreuses et dévalent la pente. Certaines brandissent des bâtons, d'autres des masses d'armes ou les rochers losanges. Les maillets ont une forme spéciale au bout, une sorte de croix à cinq branches, entre le pare-vagues, le crucifix et la poignée de robinet. Une forme que je vois souvent. Je finis par me faire ensevelir.

Je tiens une clé dans la main. Elle a un tout petit écran avec un petit dessin. Je dois attendre que le smiley à la bouche droite se courbe en sourire. Quand il est content, c'est que la porte a reconnu la clé et que je peux tourner. Assez magique. Porte ouverte.

Ce smiley me rappelle le galet de Makapansgat. D'un caillou du Paléolithique archaïque à un pictogramme de sécurité sur une clé, le chemin est long. Cette pierre a la forme d'un visage, cabossée par l'eau, le vent, le sel et le temps. Un australopithèque l'aurait trouvée telle quelle, soignée et déplacée il y a environ trois millions d'années. Scoop vedette des revues intellectuelles des années 80, elle a été découverte en 1925 dans la vallée de Makapansgat, à plusieurs kilomètres du gisement de jaspérite rouge le plus proche, associé à des ossements d'australopithèques. Cela en fait le plus ancien manuport connu, le premier objet jamais découvert et transporté par une main d'hominidé. Un galet. Et la preuve que le premier geste esthétique ou artistique connu réside dans la trouvaille et la curation.



— Oh !

(Geste des mains, un mouvement d'air, du loin de la poitrine vers la poitrine.)

On pourrait traduire ça aujourd'hui par :

– Les amis et membres de mon entourage proche, regardez sur quel objet singulier je suis tombé ! Un caillou, pas vraiment comme les autres : sa forme ovale et ses trois orifices, deux courts sur le dessus et un plus long en dessous, me rappellent de manière schématique un visage heureux !

Ce à quoi son voisin aurait rétorqué, après un mouvement de moulin à air :

— Aah ?

C'est vrai, ce galet de jaspérite rouge présente de sérieux attributs anthropomorphes. De plus, son poids d'environ 260 grammes représente un atout pour sa conservation, son stockage et son transport. Vivement les peaux à poches.

Je rentre par la porte, celle qui s'ouvre avec la

clé qui doit faire un sourire.

À l'entrée, sur un carré de moquette, une vieille femme m'attend, l'air strict. Elle mesure la même taille que moi, mais me terrifie. Elle s'accroupit et prend mes pieds dans ses mains.

Je me couche par terre.

Elle presse mes pieds dans sa paume et marmonne :

— Arrrgh... Tes pieds sont humides. Ça veut dire que tu es probablement épileptique. On va faire venir le médecin.

Un médecin arrive, me regarde et déclare que j'ai une infection aux épaules.

Je cherche mes basanes dans mon sac rouge à cordon noir. L'intérieur du sac est brûlant.

Je dois appeler Papa pour lui dire que je rentre.



